

---

# **HOMELIES**

**POUR LE COIN DU FEU**

**par le frère Gilles, o.f.m.**

---

**LIBRAIRIE SAINT-FRANÇOIS  
2107 ouest, rue Dorchester  
Montréal, Canada - - 1938**

*NIHIL OBSTAT*

Marianopoli, die 30a Julii 1938.  
ALBERTUS VALOIS, canonicus  
Conciliarius,  
Censor « *ad hoc* »

*IMPRIMATUR*

Marianopoli, die 30a Julii 1938.  
✠ EM. A. DESCHAMPS, V. G.  
Evêque de Thennesis,  
Aux. de Montréal.

*NIHIL OBSTAT*

Marianopoli, die 18a Maii 1938.  
FR. BRUNO-M., O. F. M.

*IMPRIMI POTEST*

Marianopoli, die 3a Junii 1938.  
FR. ARCHANGELUS, O. F. M.

---

# **HOMELIES**

**POUR LE COIN DU FEU**

**Par le frère Gilles, o. f. m.**



---

**LIBRAIRIE SAINT-FRANÇOIS**  
2107 ouest, rue Dorchester  
Montréal, Canada - - 1938

## AUX PORTES DE NAÏM

Naïm, aujourd'hui Naïn, est un petit coin perdu de la Galilée. C'est un minuscule paysage ingrat, mais rassasié de solitude et ivre de lumière. Plongé dans l'éternelle griserie de son silence, le recueillement de Naïm confine à l'extase, au souvenir d'une scène merveilleuse qui demeure sa plus pure gloire.

Naïm était déjà désigné dans le Talmud sous le nom d'*agréable*. Les siècles, renforcés par les hommes, ont victorieusement réussi à lui arracher cette sage auréole — qui n'était peut-être qu'une métaphore orientale. Aujourd'hui c'est, plus pauvre que d'autres, un pauvre petit village musulman de 150 feux, établi sur un plateau qui est comme l'un des

degrés du Petit Hermon. A nos yeux blasés par de monumentales silhouettes et de fugitifs panoramas, Naïm n'a plus le don de chatouiller notre curiosité de touristes par l'ombre d'un charme concret quelconque.

Il y a là, en marge de ruelles inconnues à toute voirie, de miteuses habitations que, partout ailleurs qu'en Orient, on nommerait des taudis. Des murettes en pierres sèches, des haies bourruées de cactus enclosent des propriétés aux frontières bizarres. Les descendants de dynasties de pâtres, qui forment l'élément masculin de la population, surveillent leurs troupeaux dans les champs d'alentour. Des enfants à l'épiderme bronzé, et vêtus de leur seul sourire, se roulent dans la poussière de la place, sous les yeux en vrille de leurs mères étiques, nippées de haillons criards et savants. Une faune assortie, pelée et féroce, des poules affairées, remplacent la flore respectueusement distante. Brochant sur le tout, comme un défi au pur firmament galiléen, d'immondes guenilles batifolent au vent, pendues aux branches torsées des oliviers vergrisés.

De ce terne ensemble émerge une modeste

églisette franciscaine, vierge de toute prétention à un style architectural connu. Pas même au plus dégénéré rococo. Pas même ! Et c'est très bien ainsi. La convenance est, si je ne m'abuse, un élément essentiel de toute beauté. Moins pédant que les autres, mais plus raffiné, cet élément de convenance tient lieu ici de ses nobles corollaires absents. Et cette maison de Dieu, sans faste d'art ou autre, au milieu des indigentes habitations de ces humbles bédouins, apparaît avec l'aimable mansuétude de Jésus entouré des foules galiléennes des jours enfuis.

Malgré sa trop évidente insignifiance, ce petit sanctuaire élevé sur les vestiges de l'antique chapelle des Croisés, assume la très haute mission de conserver à Naïm et à notre piété une tradition évangélico-franciscaine descendue du moyen-âge. Tradition toujours plus ou moins, plutôt plus que moins, en butte aux efforts conjugués et destructeurs des archéologues et de l'archéologie.

Comme cadre à ce Lieu-Saint idylliquement pétrifié : au fond et au-dessus de l'horizon, les pics neigeux du Liban. Là-bas, la colline où s'épanouit Nazareth, la fleur de la

Galilée. Plus près, le très saint et très harmonieux Mont Thabor. Puis, à travers la plaine de Sâaron, célèbre aux temps bibliques pour ses roses, les regards s'enfoncent dans des perspectives vers le Jourdain et Génésareth, Cana, Capharnaüm et Magdala. Et pour boucler cette couronne de charmes, des monts bleurosés ondulent aux confins de la Samarie et de la Galilée. Chacun de ces augustes noms chante à lui seul comme une musique de l'au-delà. Et les réminiscences qu'ils évoquent tous sont de pures allégresses.

Comme dans tous les autres Lieux-Saints de la Palestine, il faut lire ici la page consacrée à Naïm. A travers le sobre récit, pourtant si circonstancié de celui qu'on a appelé « l'évangéliste de la miséricorde », nous pouvons reconstituer facilement sur place tous les détails du ravissant épisode. Cette lecture opère infailliblement un miracle toujours renouvelé. On voit dès lors le temps rajeunir de vingt siècles. La scène merveilleuse se présente vivante à nos yeux. Rien ne nous sépare vraiment plus de cet événement deux

fois millénaire que le texte sacré continue à nous narrer avec une impérissable fraîcheur. Une impression nous envahit l'âme: décidément, Jésus ne fut jamais un poseur. Il ne faisait pas de l'art pour l'art. Tout ici est divinement simple. Si simple, qu'on en vient à se demander pourquoi cela ne serait pas arrivé.

Un seul Evangéliste, saint Luc, a noté le miracle de Naïm.<sup>(1)</sup> l'in lettré, il est reconnu comme un maître dans l'art d'esquisser les faits avec souplesse, réalisme et coloris. Les siècles en demeurent enchantés. On n'a plus le droit de s'étonner de ce que les ymagiers du moyen-âge aient choisi cet Apôtre pour patron de leurs corporations artistiques.

Vous lirez donc le récit de cette splendide merveille. Et lorsque votre regard se lèvera, il vous semblera que les bédouins aux yeux de braise, vous regardant lire avec indifférence, sont sortis du texte pour se camper devant vous. Vous trouvez là les classiques silhouettes de l'épopée rédemptrice: un Simon Bar-Jona, un Jacques fils de Zébédée et un André de Bethsaïde avant l'appel divin. Et si le livre fermé vous voulez comparer vos

sentiments intimes à ceux des héros de cette mission inaugurale de Jésus, si vous êtes franc — ce dont j'ai garde de douter — vous constaterez qu'ici comme partout, et aujourd'hui comme jadis, nous sommes toujours un peu avec Lui. Eh oui ! Ou bien avec ses disciples bornés cherchant en Lui et par Lui, malgré et avant tout, un espoir de gloire humaine. Ou bien avec la veuve qui pleure son bonheur mort, le poursuivant encore d'impossibles rêves pour se consoler. Ou bien quoi encore ? Dites !...

Glissons-nous tous dans l'un ou l'autre groupe, assurés d'être à notre place partout où la Miséricorde divine daignera nous atteindre.

En ce temps-là, Naïm était une petite ville de province, assez populeuse toutefois. Jésus y arrivait de Capharnaüm à travers champs. Tenez : dans la direction de cette écharpe de boutons d'or brodée de coquelicots abandonnée par la grâce de Dieu sur la plaine grise. Dans sa nouvelle patrie de Génésar, Il avait guéri l'autre hier le fils du Centurion. Encore

sous l'émotion enthousiaste suscitée sur les bords du Lac par cette merveille, la foule s'était attachée à ses pas, le suivant partout. Les uns par amour — le petit nombre. Les autres par intérêts — en instances de guérison. D'autres encore par curiosité — les éternels badauds. D'autres enfin par jalousie et qui sait? par haine peut-être — les Phariens et leurs adeptes. Comme aujourd'hui, exactement...

Le groupe important qui faisait escorte au jeune Prophète nazaréen touchait aux portes de la ville lorsqu'un cortège en sortit. Un cortège funèbre celui-là. Celui d'un jeune homme pleuré par sa mère. Il était son fils unique, son seul espoir, sa seule joie terrestre, sa raison de vivre. Les assistants défilèrent. Comme aujourd'hui encore en Orient, la bière était portée sur les épaules des amis du défunt. Suivant une touchante coutume encore suivie, ceux-ci se relayaient au cours du trajet dans la pensée de prouver ainsi leur sympathie à la famille éprouvée.

Le convoi se dirigeait peut-être vers ces tombeaux taillés dans le roc que l'on voit encore au sud-est du village. D'antiques sar-

cophages, servant d'abreuvoirs près de la *Fontaine de Naïm* dans sa chambre voûtée près de l'église, peuvent nous rappeler celui vers lequel on emportait le fils de la veuve lorsqu'il fut réveillé pour voir et pour vivre, pleine de majesté, la gloire du Fils unique du Père.

Lentement le cortège passa, tout bruissant des prières des rabbins et des lamentations des pleureuses. Personne peut-être ne donna plus qu'un regard distrait à ce groupe d'étrangers discrètement rangés à l'écart. Pour les citoyens de Naïm comme pour les disciples montés de Capharnaüm, cette rencontre est fortuite. Les témoins de ses premiers miracles n'ignoraient pas que les peines et les souffrances de tous genres étaient particulièrement les objets de la compassion et des bienfaits du Bon Maître. Mais on ne savait pas que de Naïm on fut venu solliciter sa puissance — comme le Centurion à Cana, par exemple. (S. Jean, iv, 46) Pour eux, Jésus était à Naïm pour annoncer le royaume de son Père, comme à Corozain, à Bethsaïde et ailleurs. Personne ne se douta que le Cœur omnivoyant du Rédempteur avait repéré ici

une douleur à consoler, des larmes à tarir. La plus pure des douleurs et les plus amères des larmes. La douleur et les larmes d'une mère.

Chargés des légères dépouilles de tant d'espoirs vainement caressés, les porteurs passèrent en frôlant le Bon Maître. Une main sur la bière où reposait son enfant, la pauvre mère se lamentait et sanglottait. C'est à elle que la compassion divine s'adresse tout d'abord. Dans ce cœur maternel qui se vide du sang des larmes, Jésus glisse une parole discrète. Une parole dont la concise brièveté renferme pourtant une puissance consolatrice infinie : « *Ne pleurez pas !* »

Face au grand ciel galiléen qui semblait penché sur elle pour en refléter la sérénité, la figure livide du jeune homme émergeait du suaire jonché de myrthes et de roses. Jésus se tournant, étendit la main et toucha la bière. Instinctivement les porteurs s'arrêtèrent. A la frêle silhouette immobile, le Bon Maître dit alors avec majesté : « *Jeune homme, je te le commande, lève-toi !* » Et la merveille advint. L'adolescent s'était dressé comme on s'éveille. Il parla et sourit à sa mère, dont l'insondable douleur avait aussitôt cédé

la place à une joie plus profonde encore.

On imagine volontiers un affolement joyeux des assistants. Une de ces impétueuses ruées de curieux qui prennent d'assaut un miraculé de la Bonne Sainte Anne, à Beau-pré, ou de la Vierge à Lourdes. Qui de nous aurait résisté à une telle impulsion s'il nous avait été donné d'être témoins d'un semblable prodige ? C'est que, voyez-vous, sans nous en rendre toujours un compte exact, nous sommes tous plus ou moins matérialistes au fond. Sans doute, elles sont rarissimes, même dans les plus longues vies, mais il s'y trouve parfois de ces joies si audacieusement inespérées qu'on éprouve le besoin de les toucher, pour ainsi dire, avant de goûter le bonheur d'y croire.

A Naïm, on aimerait voir la mère bienheureuse — on lui pardonnerait même d'être un peu exaltée — pressant sur son cœur chaviré par la joie son enfant ressuscité. Mais l'Évangile n'en dit rien. Ce n'est d'ailleurs pas d'hier qu'à plusieurs le texte sacré a paru affreusement trop court à bien des endroits. L'Évangéliste ne pouvait cependant pas être incomplet au point de taire le dénouement de

ce drame d'amour et de larmes. Suivant un plan qui lui est propre, saint Luc a condensé en deux petits bouts de phrase craquant de sens, un luxe d'éclaircissements destiné à satisfaire les plus intempérantes curiosités. Il écrit : « *Et Jésus le rendit à sa mère.* » C'est tout. Et c'est assez. Amplement. Qu'aurait-il pu ajouter pour exprimer plus profondément cette félicité du revoir inespéré. Cette joie sans rivage d'une mère et de son enfant rendus, malgré la plus impossible des impossibilités, à leur mutuel amour ?

L'Évangéliste conteur, dont la mission est d'instruire, nous montre ici son Divin Maître traitant la mort avec une puissance absolue. Et la mort obéit comme les flots du Lac de Galilée, comme les démons de Gêrasa, comme le miraculé de la Piscine Probatique, comme les infirmités, les maladies, toutes... Non content de faire reconnaître ainsi la divinité du Messie afin de prosterner les cœurs dans l'adoration et l'amour, saint Luc veut nous découvrir la raison secrète du prodige de Naïm. Une psychologie inspirée lui permet d'étudier en cette rencontre la physionomie du Sauveur qu'il n'avait pas personnellement connu. Sur

le masque adorable de sa figure irradiée par la divinité, l'intuition de l'écrivain a discerné l'indice certain du sentiment qui fit alors battre plus vite ce Cœur d'homme en même temps que d'un Dieu. Et il écrit : « *Jésus fut ému de compassion.* »

Voilà bien le mot révélateur. Jésus est éminemment et superadorablement l'Amour créé pour le bonheur du monde. Sa tendresse infinie a toujours été irrésistiblement attirée vers tout ce qui souffre et tout ce qui pleure. Sa divine compatissance se penche encore sans lassitude vers tout ce qui gémit et tout ce qui succombe. Et lorsqu'Il daigne appeler sa puissance au service de cette dilection, où la douleur avait abondé, surabonde la joie.

Et cela, non seulement en faveur des infirmités qui torturent les corps et des maux qui couchent pour toujours les vivants dans leurs tombeaux. Mais encore, mais surtout — ceci en fonction de cela — en faveur des cœurs insensibilisés par le froid mortel du péché, et des âmes mortes aux réalités vivantes de la grâce. Certes, redresser dans la vie cet adolescent, hier tant pleuré, pouvait faire acclamer le Prophète de Nazareth com-

me un thaumaturge sans rival. Mais que dire du geste splendidement triomphal enlevant une âme à la mort pour la lancer dans la lumière victorieuse d'une vie nouvelle, infiniment lointaine des sentiers obscurs où se traînent nos itinéraires avilissants...

Dites-nous quelque chose, Myriem de Magdala, de cette bienheureuse transfiguration qui fut celle de votre âme, avant d'être celle de votre vie!

« *Ibat Jesus in civitatem.* » Aujourd'hui, comme jadis aux quatre coins des contrées palestiniennes, Jésus continue dans les quatre coins de l'univers sa mission de Rédempteur. Son éternel amour pour les hommes le contraint sans répit aux plus paradoxales initiatives chez les peuples indifférents ou hostiles des continents rouges ou noirs, blancs ou jaunes, tous. Il va...

« *Ibat Jesus.* » Jésus vient aussi dans chacune de nos vies et se tient à la porte de nos cœurs. Il veut guérir nos langueurs par la joie curative de sa présence, et revigorer ainsi nos bons propos fanés et nos mystiques dé-

fraichies. Mais que rencontre-t-il trop souvent à nos portes? Hélas! Qui n'y suit pas le cadavre de sa prime ferveur? Ou celui d'une volonté engourdie et immobilisée dans le suaire des mauvaises habitudes?

Jésus survient inopinément sur nos routes où se traîne une vie «alangourie» — comme disait saint François de Sales. Le Cœur lourd d'amour, Il s'approche de nos tristes cortèges. Il touche avec une puissance identique à celle qui dressa dans la vie vivante le fils de la veuve de Naïm les dépouilles flétries de nos vies spirituelles, somnolentes ou mortes.

Il passe...

De grâce! Ne le laissez pas passer!

S'il allait ne pas revenir...

Jésus, Fils de Marie, Messie sans repos, Rédempteur sans lassitude, passez sur nos chemins et arrêtez-vous à nos portes!

Souverain Dispensateur des largesses divines, Maître des pardons inattendus, Prince des résurrections inespérées, arrêtez d'un

geste de miséricorde le cortège dolent des malheureux enfants d'Eve.

Qu'un irrésistible appel jailli de votre Cœur fraternel redresse dans la lumière de votre Face, et dans le jour nouveau de votre Dilection, nos âmes rachetées par tout votre Sang et créées par Vous pour cet honneur.

Ressuscitez-les toutes...

Et glorieux d'être à jamais vôtres, nous chanterons « à la gloire de votre grâce », par le *magnificat* d'une vie divinisée dès ici-bas,

Les radieux triomphes de vos éternelles tendresses !

## MADAME DE SYCHAR

Plus près de Naplouse et de Nazareth que de Jérusalem, presque aux frontières de la Samarie et de la Galilée, on descend par une courte pente en contre-bas de la route au monastère grec-orthodoxe où l'on vénère le très authentique *Puits de Jacob*. Dans un four voûté de 5 mètres de côté sur 2 de hauteur, et sans lucernaire, des caloyers hirsutes offrent, avec une prudente amabilité née de l'espoir d'un *backchiche*, un gobelet d'eau tiré pour nous d'un sceau suspendu dans le puits, presque toujours tari de la Samaritaine. C'est l'image la moins réussie que l'on puisse désirer de ce Jésus plein de douceur et de grâce que l'art et notre foi nous ont montré assis

sur la margelle, sous le plein soleil d'Orient. Notre piété enthousiaste avait ingénument choisi cet épisode de l'Évangile comme l'un des plus plastiques pour le charme des yeux, et l'un des plus prometteurs pour les âmes altérées de Dieu.

A saint Jean, le plus jeune des apôtres, le Saint-Esprit a confié la rédaction de ce chef-d'œuvre, que les exégètes à l'envi nomment : la merveille des merveilles. Le « Disciple que Jésus aimait », témoin oculaire de la rencontre au Puits de Jacob, pouvait dès lors peindre la scène d'après nature. Révélateur de l'Amour et historien de la Grâce, l'Apôtre bien-aimé nous a laissés là comme une page choisie de ses souvenirs du jeune âge. A la grâce du « Don de Dieu », l'écrivain sacré a su donner d'attirantes splendeurs. Et il y a ajouté sa grâce à lui. Après des siècles, on admire toujours...

C'était vers l'heure de midi. Une averse impalpable de braise inondait les moissons blanchissantes de la Samarie. (S. Jean, iv, 4-42) Au fond de la vallée du Ghôr sinue

le Jourdain couché sous ses verdure. Un groupe d'hommes en remontait lentement, à travers les champs d'orge. Ils escaladaient peut-être la voie reliant Jéricho à Phasaélis jusqu'au bourg d'Akrabéh, pour redescendre au Sahel'Askar et revenir ensuite à la grande route. Là, précisément, se trouvait le Puits de Jacob, repéré de tous temps par les chameliers des caravanes comme par les pâtres de la contrée.

Le trajet était long, les pentes abruptes et le soleil inclément. Quand les voyageurs débouchèrent enfin près de la source désirée, ils étaient harassés de fatigue. N'en pouvant plus — Il avait pris sur Lui toutes nos infirmités — Jésus s'assit sur la margelle du puits pendant que ses compagnons poussaient jusqu'à la ville voisine pour y acheter des vivres.

Ce ne fut pas d'entendre le glou-glou de l'eau fraîche au lit de la source, ni d'y voir sa figure reflétée dans un halo de ciel, qui rendit plus cuisante la soif du Sauveur. Cette soif — qui est peut-être un des noms de l'Incarnation — Il la portait innée en Lui depuis toujours. Plus impérieuse que la faim pres-

tement satisfaite, la soif exprime, même chez nous, le désir intense de quelque chose d'infini. La foi nous a révélé la nature et l'infinitude de la soif du Bon Maître en cette occasion. Il y avait bien là, à ses pieds, le lourd auge de pierre où l'on abreuve les brebis. Mais pas de récipient pour tirer l'eau.

Précisément alors, une femme apparut qui descendait en hâte de la ville toute proche. Dans la langue araméenne, que le Verbe éternel avait apprise de sa Mère, cette ville se nommait Sychar. Avec l'amphore couchée sur sa tête embéguinée de longs voiles, cette femme descendait allégrement puiser de l'eau pour le repas de midi. Les Grecs l'ont nommée Photine, par allusion à la lumière divine dont son âme fut ici éblouie.<sup>(2)</sup>

Dans le voyageur assis sur la margelle, et même de loin, Photine ne fut pas lente à reconnaître l'un de ces Juifs exécrés de Jérusalem, en rivalité aiguë de culte avec les Samaritains. La gente citadine se proposait sans doute d'honorer cet étranger de son fervent silence — une convenance orientale. Cependant, ce ne fut pas sans une joie maligne qu'elle l'entendit lui dire : « *Donne-moi à boi-*

re! » Certes, pas plus que Rébecca à Eliézer, Photine ne pensa à refuser ce qu'on donne volontiers à son pire ennemi. Mais elle n'est pas fâchée non plus de lui faire sentir sa moqueuse ironie. « *Quoi! Vous, un Juif, demandez à boire à moi, une Samaritaine?* » Mais Jésus ne devait jamais avoir soif de l'eau trouble des polémiques. Avec un accent de bonté adorable, que sa lassitude devait rendre irrésistible, le Bon Maître ajouta : « *Si tu savais le Don de Dieu, et quel est celui qui te dit: donne-moi à boire! c'est toi qui l'en aurais prié; et il t'aurait donné de l'eau vive.* »

Pour le coup Photine, qui n'avait pas compris le sens surnaturel de ces paroles, se crut sûre de tenir le bon bout. Elle reprit donc d'un ton narquois : « *Vous n'avez rien pour puiser! Et vous me donnerez de l'eau fraîche?* » Mais le Sauveur poursuivant, parla d'une eau qui apaiserait à jamais sa soif. Cette promesse donnait à réfléchir. La Samaritaine connaissait d'autres charmes que celui de monter en ville coiffée en cariatide d'une lourde cruche suintante d'eau. Elle reprit donc vivement, mais sans espérer encore autre chose que de ne venir plus au puits : « *Sei-*

*gneur! Donnez-moi de cette eau! »*

Remarquons une chose, s'il vous plaît. Le mépris affecté tout à l'heure pour l'étranger a maintenant fait place à quelque chose comme du respect. La Samaritaine appelle ce Juif tantôt détesté : « *Seigneur!* » Sans qu'elle puisse s'en rendre compte, c'est le premier pas de la grâce qui cerne son âme de droiture. Sa foncière bonne volonté a ainsi trouvé grâce devant Celui qui sonde les reins et les cœurs.

Jésus, qui avait provoqué cette prière, ne demandait comme toujours qu'à l'exaucer. Mais il voulut auparavant, par une grâce nouvelle divinement nuancée, préparer doucement la Samaritaine à envisager plus outre que les choses du temps et la soif naturelle, les pensées éternelles qui conduisent à la vraie vie. Afin de l'amener sans heurts dans cette voie, il fallait lui faire toucher du doigt un élément surnaturel. Non pas cependant un éblouissement de sa puissance qui aurait jeté son esprit dans le trouble, mais plutôt la révélation d'un secret qui, pénétrant dans la conscience à la manière d'un coin, ouvrirait ce cœur en mettant à nu ses fibres les plus secrètes.

Le Sauveur n'en était pas à son coup de maître. Et Il savait bien d'ailleurs qu'il n'avait pas affaire à une sottise. Aussi, quel doigté divin dans cette simple demande tout bonnement adressée à Photine : « *Va chercher ton mari.* » Celle-ci se montra à la hauteur de la situation, et réussit à voiler l'effarement où la plongeait une si normale requête. Assurée pourtant que cet étranger ne pouvait connaître par le menu sa situation civile ; assez intelligente et fine pour jouer avec art de cette diplomatie subtile où triomphe son sexe, la Samaritaine usa de restriction mentale et répondit n'en avoir pas. Ce à quoi Jésus reprit avec douceur : « *Tu as raison.* » Et Il lui rappela ses hymens répétés...

Non ! Ce n'était pas précisément une petite oie blanche que Madame de Sychar. A l'heure présente, elle était presque mariée, mais sans être cependant tout à fait veuve. Elle avait déjà eu cinq maris ! Or cinq maris, c'est quand même un peu beaucoup trop pour une seule fille d'Eve, qui n'en est pas encore rendue à « réparer des ans l'irréparable outrage. » Cette révélation inattendue du Divin Maître bouleversa intérieurement Photine dressée, en

face de ce jeune Juif étranger dans une posture sans gloire pour ses mœurs. Mais notre Samaritaine avait de l'esprit à revendre. Elle pensa qu'une flatterie savamment tournée lui permettrait de sortir de cette fâcheuse impasse avec tous les honneurs de la guerre. Elle reprit donc sur un ton que je vous laisse le plaisir d'imaginer : « *Seigneur ! Je vois que vous êtes un prophète.* »

Le titre de prophète était en Israël l'objet des plus hautes ambitions et provoquait les plus religieux respects. Décerner ce titre à un homme de l'âge de Jésus équivalait à le reconnaître pour un enfant-prodige, quelque chose comme un génie. On admire ici la sinieuse adresse de Photine qui pense éblouir son doux Accusateur pour tâcher ensuite de déplacer le sujet du colloque. Sans attendre cependant le résultat de cette flagornerie de haut goût, de crainte que son interlocuteur ne revînt sur ce sujet scabreux si déplaisant pour sa dignité de femme, Madame de Sychar se lança dans la casuistique. En cela non plus, elle ne manquait pas de talent, certes.

Mais une fois encore le Bon Maître remit la Samaritaine sur la voie où sa grâce l'atti-

rait. Pas plus aux discussions autour du Garizim dressé en contre-autel au Temple de Jérusalem, qu'à la politique cultuelle amorcée entre Juifs et Samaritains, Jésus ne daigna se laisser entraîner. Il trancha ces difficultés jusqu'au cœur, comme une poire mûre, en annonçant l'heure venue de l'adoration du Père en esprit et en vérité.

Sans être bachelière comme tout le monde, Madame de Sychar, que cette science de Jésus déconcertait un peu par ses aperçus nouveaux, ne voulut quand même pas passer aux yeux de ce jeune Prophète pour une ignorante graduée. Du moins jusqu'à ne savoir pas la venue du Messie attendu par tout Israël. Probablement s'apprêtait-elle à enfiler dans l'oreille de son amphore la corde de feuilles de palmier qui la descendrait dans le puits, lorsqu'elle reprit négligemment, comme pour clore un entretien qui a cessé d'intéresser : « *Je sais, quand le Messie sera venu, il nous fera tout savoir...* »

Pouvait-elle tenter de sortir plus élégamment du labyrinthe divin où la grâce la guettait à tous les angles ? Madame de Sychar, vous aviez de l'esprit comme quatre !...

Saint Jean fait arriver les disciples à ce moment. Ils n'osèrent pas gourmander leur Maître en lui demandant pourquoi il parlait à cette femme. — acte sévèrement blâmé par le protocole oriental des routes. Les moins obtus soupçonnèrent peut-être qu'il y avait, sous ce geste, quelque chose de mystérieux, dès lors inaccessible à leur coutumier terre-à-terre. Comme on chante pour braver sa peur, ils s'affairèrent autour du puits, disposant sur la margelle les vivres achetés à Sichem. Mais Jésus détourna les yeux des vulgaires apprêts du repas, pour les poser sur la candide franchise des épis dont les houles envahissaient les pentes. Et lorsqu'Il leur désigna les moissons blanchissantes, ce dût être avec l'amertume d'un *fiat* qu'il leur dit : « *Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père.* »

Quant à Madame de Sychar, en voyant arriver tous ces Juifs dont les regards pointus fixés sur elle n'avaient rien de particulièrement caressant, elle était partie en coup de vent, « *laissant là sa cruche* » note avec soin l'Évangéliste. Ce petit détail est révélateur

de l'état d'âme de la Samaritaine. Pour une femme qui a le sens inné de l'ordre, un oubli de cette nature est le signe d'une excitation d'esprit aussi subite que profonde. Et c'était bien le cas.

Allégée de ce fardeau, Photine arriva quand même essoufflée à Sychar. Elle trouva naturellement les citoyens incrustés sur la place de la ville. Quand il n'est pas aux champs — chose rarissime — ou au lit, ne cherchez pas un Oriental ailleurs. Tirillée d'un côté par un remords que son âme droite connaissait pour l'avoir fait taire souvent; tirillée de l'autre par une joie nouvelle, inconnue jusqu'alors à son cœur, Madame de Sychar fut heureuse de trouver là, sur la place de la ville, celui vers lequel le Prophète nazaréen l'envoyait plus spécialement en mission. Avec cette bravade généreuse dans l'aveu qui est un besoin de certaines âmes plus franches, mais évitant quand même l'ombre d'une allusion directe à l'illégal compagnon de sa vie, la Samaritaine encore émue des paroles entendues au Puits dit à ses compatriotes : « *Venez voir un homme qui m'a dit ce que j'ai fait!* »

On peut douter avec vraisemblance que cette invite eut un attrait assez puissant pour décider ces hommes à changer seulement de posture, avant l'effort inouï de se mettre sur pieds. Il est assez probable d'ailleurs que plusieurs d'entre eux — au moins le mari numéro cinq — aurait pu dire un peu ce qu'elle avait fait. Mais l'accent pénétré de Photine leur fit flairer plus et mieux que la chose annoncée. Les Samaritains se mirent donc sans retard en route pour le Puits de Jacob, précédés de celle que l'art représente le plus souvent comme une Vénus replète déguisée en marquise.

A cette occasion, l'Évangile ne fait pas mention des femmes. Mais l'évidence est cachée entre les lignes du texte. Saint Jean, galant homme s'il en fût, avait toutes les délicatesses. Il aurait d'ailleurs été sans précédent dans l'histoire des sociétés que, ne laissant pas brûler le dîner, ces dames ne descendissent pas elles aussi, traînant leur progéniture par le bras comme des poupées de son, afin d'avoir des détails inédits sur leur chère Photine et alimenter ainsi les papotages de leurs *five o'clock*.

Ce qui est à la fois plus important et plus certain, c'est que les braves Samaritains écoutèrent Jésus, le cœur plus grand que les oreilles. Ils furent conquis d'emblée. Si bien qu'ils n'hésitèrent pas à le presser d'accepter leur hospitalité, dans l'intention évidente de l'écouter encore. Le cas était trop rare pour que le Bon Maître passât outre. Et Il les suivit à Sychar qui Le reçut dans ses murs et Le garda deux jours. Et beaucoup de Samaritains crurent en Lui.

Dans leur enthousiasme pour l'Envoyé du Père, les néo-convertis créèrent, pour désigner Celui qui leur apportait ainsi le Salut, un titre splendide choisi par Lui dans les éternels conseils de la Trinité avant l'aube des siècles, celui de *Sauveur du monde*.

Traduit pour la première fois en langage terrestre, ce fervent hommage d'âmes rachetées dût être bien doux aux oreilles et au Cœur de l'Homme-Dieu.

D'après le texte évangélique même, il semble bien que la Samaritaine fut la première femme élue et envoyée en mission par le Sauveur du monde. Pas plus qu'Il n'avait choisi ses apôtres parmi les savants et les justes, il

n'alla chercher cette collaboratrice dans la confrérie des vierges sages. Sans doute, aux fraîches heures de son adolescence, Photine avait été une vierge sage. De cette époque trop tôt abolie, elle avait conservé la droiture du cœur et cette bonne volonté qui pallie tant d'erreurs. Si maintenant elle brûlait la mèche par les deux bouts — selon le terme classique — son âme primesautière et vaillante était demeurée religieuse. Ce qui n'est pas si rare qu'on le pense. Religieuse et fanatique aussi. Ce qui la désignait au Sauveur pour porter la Bonne Nouvelle à ces intransigeants fanatiques qu'étaient alors, et que sont toujours les Samaritains.

Cet appel de la Samaritaine à un apostolat qui la laisse dans sa sphère en exploitant son intelligence et son dévouement; la généreuse promptitude de sa démarche auprès de son prétendu mari et de ses concitoyens; le franc aveu de sa honte dévoilée par le Prophète et l'emprise exercée par elle sur ceux qui la suivent au Puits de Jacob; la réception faite par Jésus à ces âmes droites et leur instant

désir de le ramener dans leur ville; le séjour du Sauveur à Sichem et la conversion d'un grand nombre de Samaritains, tout, jusque et y compris la cruche oubliée aux Pieds du Bon Maître, tout enfin désigne Madame de Sychar et comme l'initiatrice de l'apostolat féminin, et comme la patronne des femmes-apôtres de toutes les catégories comme de tous les temps.

Comme aussi le modèle de toutes les Filles d'Ève invitées, par le Vicaire du Christ assis au Puits des Œuvres d'apostolat, à abreuver de par le monde les âmes rachetées des eaux qui étanchent toute soif, celles du « Don de Dieu. » L'appel du Représentant du Sauveur crée pour elles — à l'instar de celui de l'évêque aux lévites — la vocation missionnaire. L'Eglise reconnaît ainsi l'un des plus anciens droits de la femme. La première aïeule entraîna l'homme à la révolte contre son Créateur. Depuis lors, elle a gardé le souci de l'aider à se faire rouvrir le paradis perdu. Toutes, heureusement, ne croient pas en arriver là par l'obligatoire et indéfectible succès d'un « Embarquement pour Cythère. »

Créée pour être mère et dotée pour cette

royauté d'un cœur fait d'une pâte de ciel qui en garde un peu d'infini, la femme triomphe dans les intuitions nuancées de son cœur unique. Fussent-elles trompées ces intuitions, qu'elles n'en demeureront pas moins des victoires. Forte de ses faiblesses, terrible de ses tendresses, puissante de ses dévouements, riche déjà des dons munificents de l'esprit, de l'intelligence et du cœur, la femme ne saurait donner toute sa mesure qu'à la poursuite d'un très haut idéal ou d'un très grand amour.

Éclairceuse infatigable aux sagaces témérités, la femme s'infiltré partout comme un rayon de soleil trouant l'obscurité et dorant la boue même que sa présence effleure. Armée de ses vertus rayonnantes ; grâce à de candides industries doublées parfois de touchantes fourberies, elle parvient où l'homme, moins généreux et trop impatient, trop exclusivement civilisateur et dès lors moins délicat, est arrêté à la porte. Et même loin de la porte. L'Histoire des missions catholiques et franciscaines ne craint pas de le répéter : dans les contrées lointaines et chez les races demeurées primitives, la femme prend souvent et presque toujours le plus fécond contact avec

les âmes. Celles-ci commencent à croire à la femme dont la maternelle charité leur fait pressentir la bonté du Dieu dont elles se disent les envoyées. Ces esprits simples, illuminées par ces constatations concrètes, jugent de l'amour de Celui-ci par les tendresses de celles-là.

En marge des bataillons serrés de nos femmes d'œuvres, il y a encore chez nous tant d'âmes généreuses et qui semblent l'ignorer. Combien s'étiolent et s'anémient dans l'insondable ennui d'un désœuvrement *high life* et d'une oisiveté distinguée ! Si quelques-unes d'entre elles, aujourd'hui, entendent l'appel lointain des pauvres âmes que la Rédemption n'a pas encore consolées, qu'elles ne ferment pas l'oreille à ces douloureuses plaintes, et ne détournent pas leurs regards blasés de tout, de ces vastes champs d'action où leurs sœurs héroïques ont tracé de si merveilleux sillages. Il est plus noble là que partout ailleurs de *vivre sa vie*, en lui assurant un retentissement d'éternité.

Comme la Samaritaine leur patronne, qu'elles quittent bien vite le Sychar de leur existence frivole, criminellement inutile. Qu'elles

descendent en hâte au Puits des Œuvres — sociales, nationales ou missionnaires. Qu'elles y apportent leur cœur maternel aux puissances splendidement subjugantes, avec ses dévouements latents mais sûrs, avec ses amours endormies, mais si triomphalement triomphantes. Qu'elles viennent allègrement, portant leur cruche vide de joie intime souvent, de paix sereine parfois, de clair bonheur presque toujours. Et qu'elles l'oublient pour toujours aux pieds du Bon Maître. De canophores profanes devenues ainsi de conquérantes théophores, qu'elles partent, qu'elles courent, qu'elles volent où les consignes rédemptrices auront marqué leur poste de salut.

Qu'elles aillent, les vaillantes et les magnifiques, les généreuses et les héroïques vers les blés mûrissants du Père de famille. Comme des Ruth diligentes, qu'elles glanent les épis dont elles formeront leur plus lourde gerbe à présenter au sacrifice du soir...

Au dernier sacrifice... de leur dernier soir...

Maître des eaux jaillissant jusqu'à la vie éternelle, Sourcier divin, Jésus, faites sourdre

du fonds à sec de nos industries humaines les jets fécondateurs des activités salvatrices.

Sauveur du monde, O Christ ! Appelez au puits de l'apostolat laïque des légions de vaillantes co-rédemptrices !

Roi, Maître, Epoux, Ami, soyez Vous-même leur Chef. Que leur étendard soit votre Croix ; leur guide votre Evangile ; l'Eucharistie, votre « Don de Dieu » et leur force ; vos plaies leurs reposantes joies ; leur viatique votre suradorable amour.

Abreuvez leur zèle aux sources intarissables de votre Cœur, *Fons ignis caritatis*, afin que jamais, jamais, jamais plus, elles n'aient soif que des âmes.

Des âmes...

Et de Vous...

## UN DIVIN FAIT-DIVERS

Pour sanctifier l'imagination humaine, ce don de Dieu faussé avec tous les autres par le péché de l'Eden, le Rédempteur daigna en faire l'instrument de son martyre d'âme et de sa sueur de Sang à Gethsémani. Il a pris soin de révéler à sainte Marguerite-Marie il y a deux cent cinquante ans, en prévision des souffrances incomprises créées de nos jours par la neurasthénie : « *J'ai souffert en cette heure plus que dans toute ma Passion.* » Pour avoir été prostré dans son agonie du Cœur — grâce à sa puissante imagination sensibilisée par l'amour — devant le pressentiment des tortures physiques et morales voulues et acceptées pour le rachat du monde, le Sau-

veur n'a pas dédaigné d'accepter des âmes humaines les soulagements imaginaires offerts également par l'amour. Sainte Gertrude, qui avait remplacé les clous de fer de son crucifix par des clous de girofle odoriférants, s'entendit dire dans l'extase : « *Cela m'a été si agréable, qu'en retour j'ai versé le baume précieux de ma divinité dans toutes les blessures de vos péchés.* »

Comme une diligente collaboratrice à son œuvre de rédemption, le Seigneur ne dédaigna pas d'appeler l'imagination. Et il confia à ce génie ailé les secrets intimes du Père que l'Esprit aime à communiquer aux âmes par la voie nuancée du demi-mot, de l'image, de l'allusion et du symbole. Après ses hautes thèses dogmatiques et morales que ses apôtres avaient tant de peine à suivre pour ne les comprendre pas toujours, Jésus aimait à reposer l'esprit tendu de ses « petits enfants » (S. Jean, XIII, 33) en leur racontant des contes, des récits d'aventures fictives dégageant une leçon morale.

Dans ses romans évangéliques qu'on nomme les *Paraboles*, le Divin Auteur campa talentueusement ses silhouettes dans des traits

précis d'une si vivante vérité; il leur imposa de si claires mimiques; il mit sur leurs lèvres de si opportunes leçons que, des fictions où ces personnages sont nés, ils sont descendus dans la réalité — tout comme *Harpagon* de Molière, et tant d'autres. *L'Enfant prodigue* et les *Vierges folles*, le *Pharisien* et le *Publicain*, le *Mauvais riche* et l'*Econome infidèle*, etc... continuent à personnifier sans mystère les états d'âme qui les ont toujours caractérisés.

Parmi ces héros fictifs mis en vedette par l'Évangile, le *Bon Samaritain* est l'un de ceux qui ont eu la meilleure presse. Cela se comprend. L'art a peint ce brave homme, l'a fresqué, mosaïqué et statufié dans toutes les postures possibles, imaginables et autres. Présenté par le Sauveur comme la Charité compatissante personnifiée, ce Samaritain inédit était dès lors tout désigné pour servir de patron et de modèle aux infirmiers corporels et spirituels. Poursuivis par la mort et le péché; battus par la concupiscence et les années; blessés par les épreuves de toute nature — ces horions de la vie — nous avons tous et toujours mal quelque part: au corps, à l'esprit,

à l'âme. C'est pourquoi le Bon Samaritain est devenu le saint de tout le monde.

*Le reporter*, élu par l'Esprit-Saint pour insérer dans les chroniques de la Rédemption ce fait-divers si riche en enseignements, fut Luc d'Antioche, disciple un temps de Paul de Tharse. Il fallait que ces pages fussent écrites proprement, de manière à pouvoir être lues sans provoquer le mépris, même à l'Aéropage. Si la Charité miséricordieuse nous apparaît en si belle posture sous les traits du Bon Samaritain, nous le devons exclusivement à ce virtuose du calame, médecin avant d'être évangéliste et peintre à ses heures. Cette rixe sanglante est un épisode qui relève de la clinique. Ses répétitions aux dénouements nuancés sur toutes les routes du monde nous en confirment l'actualité.

Saint Luc nous présente cette scène avec la netteté d'un bois gravé. Sa force et son relief sont dans la sûreté des traits nécessaires, encore simplifiés en vue de faire voir en beauté la reine des vertus. Jetons-y les yeux. Tout y est instructif. Même ce qui n'y est pas. Les silences de Dieu sont parfois aussi éloquents que ses dire.

Remémorons-nous le texte : « *Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho...* et le reste. Mais tenez : il sera plus pratique de faire d'abord « *la composition du lieu* » comme l'exige si fort saint Ignace dans ses *Exercices* avant la méditation proprement dite.

A cette époque le Mont des Oliviers n'usurpait pas son nom comme aujourd'hui. C'est-à-dire : au lieu d'être dénudé comme nous le voyons, il était alors complètement boisé. De plus, des dynasties de brigands en avaient fait la patrie du guet-apens, tout en trouvant un fructueux champ d'action dans le vaste désert montueux traversé par les voyageurs descendant au Ghôr et à la Mer Morte. L'unique route zigzaguant dans cette solitude aride n'a pu dévier de beaucoup. Et sûrement pas au couloir naturel entre les crêtes qu'elle doit franchir pour descendre dans la plaine de Jéricho.

Dans ces environs (les exégètes ne précisent encore pas) se place la scène racontée par l'Évangéliste. Cette tradition vraisemblable se réclame de saint Jérôme. Mais on croit sage de tenir compte aussi de l'influence qu'a pu exercer sur ce choix la manganèse qui

rougit les pierres. Les jours de pluie, le sol teint d'une couleur de sang chaud se voit de très loin. Au sommet de cette *Montée rouge* se trouve le *Kalat Et-Dam*, « le Château du Sang », nom à la Raoul de Navery de la *Tour Maudouint*, élevée par les Templiers au moyen-âge pour protéger ce passage dangereux. Preuve que, si la parabole était une simple fiction, les attaques des bandits n'étaient pas rares au XII<sup>ème</sup> siècle — sans avoir encore disparu aujourd'hui. Une antique hôtellerie — le *Khan* local — restaurée en 1928, s'élève ou plutôt s'écrase en marge de la route. Les indigènes qui pratiquent l'art d'appeler les choses par leur nom, désignent cet abri délabré : *Khan El-Hathrou*, autant dire : *Auberge des voleurs*. Les âmes pieuses en ont fait, tout naturellement : l'*Hôtellerie du Bon Samaritain*.

Sur la route que voilà, un homme descendait de Jérusalem à Jéricho. Il tomba entre les mains des brigands qui, après l'avoir dépouillé et chargé de coups, s'en allèrent le laissant à demi-mort. Un prêtre et un lévite passèrent sans s'en occuper. Un Samaritain en voyage vint près de lui. Emu de pitié, il

banda les plaies et y versa de l'huile et du vin. Puis l'ayant placé tant bien que mal sur son mulet, il conduisit le blessé à l'hôtellerie et prit soin de lui. Le lendemain, obligé de retourner à ses affaires, le Samaritain donna deux deniers à l'hôtelier en lui recommandant d'en avoir soin, promettant de rembourser le surplus des dépenses à son retour.

Le Docteur de la Loi qui avait sûrement écouté avec intérêt ce conte montra qu'il n'était pas tout-à-fait stupide en répondant à la gloire du Samaritain. Et le Divin Maître le congédia en disant : « *Va, toi aussi fais de même.* »

Cette exquise parabole faisait donc descendre dans la réalité d'un fait concret une leçon d'amour du prochain repoussée par les Juifs, exclusivement attachés à l'observance du premier précepte de la Loi : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu.* » Une leçon d'amour qui tenait tant au cœur du Bon Maître ! Après l'avoir inculquée sous cette forme saisissante, pour l'avoir enseignée maintes fois auparavant par ses actes et dans ses discours, Jésus voulut encore, au cours de son souper d'adieu, y revenir avec une instance affectueuse divi-

nement émouvante: « *Mes petits enfants... aimez-vous les uns les autres. C'est mon commandement nouveau...* (Jean, XIII, 33-34) Et le dernier...

Créé pour les Juifs ergoteurs, passés maîtres dans l'art de filtrer les moucheron pour laisser mieux passer les chameaux (S. Mt. XXIII, 24) ce récit sort avec une force singulière de ses éléments strictement nécessaires, afin d'écartier toute possibilité d'interprétation contraire. Sous les traits du Bon Samaritain, qui assume toute l'action de ce drame humain palpitant d'émotion divine, l'Évangéliste nous fait reconnaître le Rédempteur au Cœur « *multæ misericordiæ.* »

Seulement...

On se prend à regretter — toute révérence gardée — que le Bon Maître n'ait pas cru devoir faire glisser un reflet de l'apothéose où se meut le Bon Samaritain sur le non moins bon hôtelier, laissé ainsi, malgré son dévouement discret, dans une ombre perpétuelle.

Car, le Samaritain, qu'est-ce qu'il a tant fait, après tout? Voyons un peu! Il est en voyage et descend à Jéricho. Disons, pour lui

donner un but normal : acheter des dattes ou des figues. Et voilà qu'il voit sa route barrée par le corps d'un homme couché en travers et qui geint. Notre voyageur descend de sa monture, constate que ce vendeur d'oranges est assez grièvement blessé, et s'empresse à le soulager de son mieux. Mais comment, juste ciel ! L'Évangile n'a eu garde de laisser égarer sa recette. La voici textuellement : « *Il banda ses plaies, y versant de l'huile et du vin.* »<sup>(3)</sup> Bander des plaies avant de les panser ! A-t-on jamais vu !

Le dernier interne de la dernière clinique vous dira qu'il fallait d'abord laver les plaies avec du vin qui est antiseptique, en oindre ensuite les lèvres sanguinolentes avec l'huile onctueuse et douce. Puis, poser les bandages. C'est l'enfance de l'art. Le bon sens avait dicté ce procédé bien avant qu'Hypocrate n'en fit un précepte. Détail piquant : l'ordre renversé de ce pansement nous est pieusement transmis par saint Luc, un médecin !

Mais revenons à notre Juif qui gît sur son matelas de cailloux. Le Samaritain ne fait ni un ni deux, il le saisit à bras-le-corps, le plante le mieux possible sur la selle de sa monture.

Puis, le soutenant de côté, il le conduit à l'hôtellerie voisine. Tout cela, il faut l'avouer, c'est bien beau!

En Oriental bien-né, le Samaritain entre sans frapper dans l'hôtellerie où on logeait comme au temps des diligences : « à pieds et à cheval. » Sans s'occuper de l'hôtelier naturellement — pourquoi faire? — il a repéré d'un coup d'œil aigu la meilleure place dans le meilleur coin de la vaste pièce. Avec la même désinvolture, il a mobilisé toutes les nattes éparses pour y installer son patient. On voit d'ici le brave hôtelier littéralement sidéré par le sans-gêne de cet intrus qui dispose de sa maison en propriétaire. Et un Juif encore! Un comble, quoi! Sans le blessé qu'il accompagnait, vous pouvez être sûr qu'il aurait été mis bellement à la porte... par la fenêtre.

Notre Samaritain s'installa près du blessé et y passa probablement la nuit. Après sa journée de voyage, il avait du mérite. Je ne songe aucunement à le lui disputer. Il serait inouï cependant qu'un homme mordu de blessures n'eût pas au moins quelques degrés de fièvre au cours de la nuit. Notre Samaritain

s'en fut donc réclamer avec instance un breuvage rafraîchissant à l'hôtelier endormi. Celui-ci s'affaira à infuser des fleurs d'oranger ou de tilleul pour en faire une tisane dont il releva l'insipidité par du jus de citron. Il ne dormait encore que d'un œil lorsque, à l'aube, notre infirmier-amateur vint le secouer comme un prunier. Pressé de continuer sa route, il sortit deux deniers de sa ceinture (prix de deux jours de travail: S. Mt., xx, 2) et pour prévenir un débat de prix où nous serions peut-être encore, il les mit dans la main de l'hôtelier — de l'héroïsme tout pur pour un Juif. Puis, après forces recommandations comme à un garçon de clinique, il partit en promettant de rembourser le surplus des possibles dépenses à son retour. Voilà!

On ne sait pas combien de jours ce Juif si bien arrangé par les malandrins demeura à l'hôtellerie. L'hospitalité orientale est illimitée. Selon l'usage constant depuis les temps bibliques, l'hôte réserve les meilleures choses à ce qui l'honore de sa présence. L'hôtelier dut cependant avoir des doutes que sa créance courait grand risque de rester en souffrance. Le Samaritain pouvait très bien

remonter en Samarie par le Ghôr, le Jourdain et la Galilée, sans nécessairement passer par la Judée.

Concluons : le Bon Samaritain était un brillant diplômé du Système D. L'hôtelier personnifie la *poire* classique.

Après ces écarts de l'imagination — d'aucuns diront : profanateurs — en marge d'un conte imaginé par Celui qui est la Vérité, ne pouvant ni se tromper ni tromper personne, revenons à la sage orthodoxie et à la fervente adoration de toujours.

Dans le silence du Divin Maître à l'égard de l'hôtelier du désert de Judée, comme dans le procédé du pansement à l'envers doctoralement rapporté par saint Luc, médecin, je veux découvrir deux petits détails susceptibles de nous étonner et de piquer plus vivement notre curiosité. Si aucune parole de l'Evangile ne comporte une plénitude et une profondeur de sens que les siècles chercheront à approfondir jusqu'à la fin des temps et sans y parvenir parfaitement, les silences qui semblent seulement là pour leur donner

du relief ne sont pas moins éloquents. Dans leur action négative, ils gardent une indéniable puissance.

Admirons d'abord la religieuse servilité avec laquelle le savant et lettré saint Luc relate les phases d'un pansement qui, à notre jugement, ne semble pas l'idéal du genre. C'est la preuve de son respect illimité pour les paroles du Sauveur — entendues seulement par ouï-dire — et de sa foi absolue dans leur infailibilité divine. La guérison d'un sourd-muet n'avait-elle pas été opérée par Lui au seul moyen d'un soupir et d'un mot hébreu? (S. Mc, vii, 34) Les soins du Bon Samaritain sont, dans Sa pensée, moins pour le Juif blessé que pour notre foi égrotable.

Dans l'apparente préséance des bandages sur les onguents on peut comprendre un encouragement à ceux qui, remplis d'une indiscutable bonne volonté, font tout à l'envers et cassent tout... avec sérénité. Dieu se sert souvent de grands hommes pour faire de petites choses. La Providence agit plus pleinement lorsque les moyens humains, nos prétentieuses habiletés, défont.

La charité n'oblige pas à la somptuosité,

ni aux talents, ni au génie. Ce sont d'opulents et glorieux surcroîts créés pour elle, mais dont Dieu se réserve de priver ou de doter ceux qu'il veut. A ceux-là comme à tous la bonne et pure intention est de rigueur. Elle fixe la valeur des actes, même maladroits, que l'Amour couronnera dans l'éternité.

C'est la gloire du Bon Samaritain.

Et si le brave hôtelier du *Khan-Hathrou* ne mobilise jamais les Bollandistes pour astiquer son auréole, consolons-nous. Le silence dans lequel sa diligente collaboration reste à jamais ensevelie par la volonté du Seigneur-Auteur n'est pas sans cacher une leçon. Se garderont bien de l'entendre ces âmes terreuses aux vertus calamistrées qui pèsent, admirent et comptent, comme des pièces de monnaie à l'effigie de César, les activités sans fraîcheur de leurs efforts protocolaires et intéressés.

Cette leçon s'adresse particulièrement aux Bons Samaritains de tous sexes. Celle d'une austère discrétion sur le bien que le Seigneur aura fait l'honneur d'accomplir en Son nom. Apôtres à tous les grades, ces bons samaritains et samaritaines modernes, voyageurs

sur la route du temps à l'éternité, relèvent les blessés et pansent les plaies des corps et des âmes. Ils consolent de toutes les peines, guérissent de toutes les souffrances et sauvent de toutes les morts.

L'effacement muet de l'hôtelier de la Parabole qui a si bien trimé pour servir son hospitalisé demeure, pour tous les samaritains de l'heure, une discrète invite à se dépenser corps et âme, esprit et biens, temps et vie aux labeurs de la charité chrétienne. Non seulement dans les tâches d'initiative et aux postes d'avant-garde où se distribuent les pompons de la gloriole; mais encore, mais surtout à se laisser exploiter sans réserve et sans rapine par tous et chacun, à temps et à contre-temps, aujourd'hui plus qu'hier, et demain plus qu'aujourd'hui.

Et cela, dans l'unique et surabondante joie de pouvoir, avant de laisser notre vie comme un ex-voto d'amour dans le sanctuaire de la Compatissance divine, communier plus intimement chaque jour, par-dessus les crêtes des siècles, au sacrement mystique des fatigues divines de la Rédemption.

Allons! Et nous aussi faisons de même.

## MIRACULÉS DE LA SYMPATHIE

C'est peut-être de l'impressionisme tout pur. Possible! Après tout, l'impressionisme n'est pas un péché, que je sache. Même en peinture. Bref: il me semble qu'à Jéricho règne une atmosphère de sympathie latente, contagieuse comme une belle joie pure.

C'est si bon la sympathie! Même celles des choses. Elles étaient toutes sympathiques dans l'Eden. Malgré leur dégénérescence à travers les siècles, qui n'a éprouvé les bienfaits d'un beau paysage, d'une belle page de musique, d'un tableau proprement peint, d'un livre noblement pensé... voire, de trois violettes de Parme qui, ingénument vous embauument l'âme. Ces grains de beauté opèrent leur

charme en inclinant puissamment l'âme à la sympathie. C'est pourquoi l'inconsciente bienfaisance des choses est de rendre les personnes conscientes meilleures.

La sympathie des personnes est une chose autrement compliquée. Et l'on peut prédire qu'elle sera toujours trop rare pour l'impérieux besoin que nous en aurons toujours. Car nous en avons besoin, tous... Non tant par fatuité que par faiblesse. Moins dans le secret désir d'être considéré que pour avoir au moins cette raison de se considérer soi-même. Pas même pour savoir si l'on nous juge en bien, que pour apprendre à nous juger nous-mêmes.

Nuance très fine de l'Amour Rédempteur, la sympathie s'infiltré doucement au fond des âmes comme la goutte de rosée au cœur des roses. Et comme les roses, les âmes s'épanouissent en splendeur et épanchent tout leur parfum.

De cette sympathie d'âme, le Rédempteur a donné de constants exemples au cours de sa mission dans nos contrées si lointaines de sa glorieuse éternité. Et ce sont précisément deux actes de sympathie qui immortalisent

le souvenir et le nom de Jéricho. La ville qui fut témoin de ces prodiges, construite par Hadrien en marge de la Jéricho cananéenne de Josué et de la Jéricho romaine d'Hérode, relevée plus tard par les Croisés, n'existe plus. Son nom ne reste plus que dans l'Évangile; et seuls les chrétiens désignent encore sous ce nom le site ancien nommé aujourd'hui *Er-Riah*.<sup>(4)</sup> Sur les cendres de ces quatre villes en leurs temps si glorieuses, la nature prodigue ses plus opulentes frondaisons, sa flore la plus capiteuse et ses vergers de grenades, d'oranges et de figues. Sous son grand ciel idéalement pur, le pauvre petit village arabe enfoui sous ses verdure conserve à travers les siècles ce quelque chose de délicat qui est à la compassion ce que l'amitié est à l'amour : je veux dire la sympathie. Un écho affaibli, mais combien perceptible encore, de celle qui couronne Jéricho d'un halo de douce gloire.

Les prodiges opérés par le Bon Maître à Jéricho apparaissent comme des témoignages spontanés d'une sympathie que personne

ni rien de particulièrement saillant n'auraient provoquée, ni chez l'un ni chez l'autre des miraculés.

On se remémore le récit bien vivant que nous a laissé saint Luc. Jésus avait définitivement quitté la Galilée pour monter à Jérusalem avant de remonter au royaume de son Père. Il choisit l'itinéraire qui le faisait passer par la région du Jourdain, pour revoir une fois encore ses amis de Jéricho.

La ville entière fit fête à son divin Visiteur. Des cortèges joyeux s'organisèrent qui le suivaient partout. Or, comme Il arrivait ainsi accompagné à l'une des portes de la ville, un aveugle qui y mendiait entendit le bruit des pas de la foule et demanda ce dont il s'agissait. Il lui fut répondu que le Prophète de Nazareth approchait. Alors l'aveugle, n'ignorant pas la réputation de puissante bonté du jeune Thaumaturge, jeta tout son espoir dans un cri : « *Fils de David, ayez pitié de moi !* »

Des gens du cortège, qui auraient été vexés de passer inaperçus, protestèrent bruyamment contre ces cris déplacés. Et, sans miséricorde, ils intimèrent au pauvre aveugle de

se taire au plus tôt. Sûrement, les apôtres n'auraient pas agi ainsi. Quand auparavant, par un même souci de convenance, ils avaient voulu écarter de leur Maître un groupe de petits galiléens qui reniflaient et se grattaient avec l'énergie qu'on apporte à ce sport dans le pays, Jésus sa fâcha (S. Mc, x, 13-16) tout comme pour chasser les vendeurs du Temple. (S. Mt. XXI, 12) Et d'un ton péremptoire Il leur avait ordonné: « *Laissez venir à moi ces petits...* »

La rebuffade de ce Pharisien protocolaire procura à Bar-Thimée (ai-je noté que l'aveugle se nommait Bar-Thimée?) le malin plaisir de redoubler la véhémence de ses clameurs. Ainsi, criant à tue-tête, criant... comme un sourd, il s'époumonnait à prier: « *Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi!* » Le Bon Maître voulut contenter tout le monde. Le Pharisien excédé de ces cris étourdissants, et le brave homme aveugle qui reprenait haleine. Il dit à ceux qui l'entouraient: « *Appelez-le!* » (S. Mc, x, 49) Quelques-uns flairèrent dans cette invite du Maître quelque chose de sensationnel. Avec condescendance, certains dirent à Bar-Thimée: « *Courage!* » D'autres, cho-

qués avant tout de voir le Prophète accaparé par ce mendiant sans intérêt lui crièrent sans aménité : « Mais avance donc, voyons ! « *Il t'appelle !* » (S. Mt. xx, 32) L'aveugle ne fit ni un ni deux ; il courut se planter devant le Bon Maître qui lui demanda avec bonté : « *Que veux-tu que je fasse ?* » Et Bar-Thimée de répondre à plein cœur : « *Seigneur ! Faites que je voie !* » Et le Seigneur le guérit instantanément de sa cécité.

Précisément à ce moment psychologique, le Directeur du Bureau prélevant le fisc pour les Romains, rentrait à la ville. Il revenait probablement d'une *passeggiata* sous les palmiers, peut-être jusqu'à la *Fontaine d'Elisée*. (iv Reg. 11) L'important fonctionnaire n'ignorait pas sans doute la venue du Prophète de Galilée à Jéricho. Les exclamations de joie dont les échos lui arrivèrent avec le bruit mouvant du cortège le portèrent à soupçonner quelque chose d'insolite. Or, Monsieur le Directeur était curieux, et curieux à rendre des points à Madame la Directrice. Une petite passionnette de rien du tout, et qui comporte cependant d'ordinaire deux voluptés successives et pareillement grisantes : savoir

et répéter. Seulement sa taille était beaucoup plus courte que sa curiosité.

Comment faire pour exaucer son très vif désir de voir Jésus entouré de la foule bruyante? Un sycomore surgissait en marge de la route. Zachée crut tout bonnement qu'il avait été créé et mis au monde pour lui servir de piedestal. C'est bien possible, après tout. Un, deux, trois, hop! D'un élan judicieusement mesuré, il se trouva assis, ma foi assez confortablement, sur une grosse branche basse d'où il dominait le cortège approchant. A n'en pas douter, son prestige de fonctionnaire romain recevait de ce chef un croc-en-jambe périlleux. Que voulez-vous? *To be or not to be!* Zachée voulait absolument voir comment c'était fait un homme qui opérait des miracles étourdissants.

Fait consolant pour les habitués de la curiosité: c'est précisément la curiosité de Zachée qui toucha le Divin Maître. En passant, Il ne put pas ne pas voir Monsieur le Directeur assis avec autant d'aise sur son amour-propre que sur sa grosse branche, bravant ainsi la risée publique pour exaucer son impérieux désir de le contempler de loin. On

trouve, ici et là dans l'Évangile, des traces de l'humour divinement moqueur du Divin Maître. Il est permis de voir Jésus sourire du coin des lèvres en apercevant le fonctionnaire de César perché dans le feuillage comme une volaille. Et c'est peut-être pour sauver sa dignité en péril qu'il sa hâta de lui dire : « *Descends vite ! Il faut que je demeure avec toi aujourd'hui.* »

L'Évangile ne le dit pas expressément ; mais il est probable que Zachée fût encore plus touché que flatté par cette honorable condescendance du Sauveur. Une chose est sûre : le fonctionnaire ne se le fit pas dire deux fois et dégringola aussitôt de son perchoir. Et ce lui fût plus facile qu'à un autre de prendre ses jambes à son cou afin de courir vite à sa maison y donner des ordres pour l'imminente réception annoncée. Quant aux Pharisiens témoins de cette scène, plus froissés de la bienveillance du Prophète envers ce fonctionnaire de César que de celle témoignée à l'aveugle de la porte, ils durent ronchonner leur mauvaise humeur en disant : « Toujours sa manie d'aller manger avec les pécheurs ! »

Quand à son heure l'Hôte divin se présenta

chez Zachée dont la profession était si décriée, celui-ci crut honorable de lui laisser voir une conscience droite et une âme délicate. Le Prophète ne devait pas se croire reçu chez un mauvais riche ou un voleur. Avant de prier Jésus de prendre place à la table du festin, Zachée voulut renverser sa vie aux pieds du divin Convive, à la manière du nard de Madeleine dans une autre circonstance. Avec une candide franchise qui était un magnifique hommage à la sainteté de son Hôte, le Directeur des revenus du fisc avoua donner la moitié de son gain personnel aux pauvres, sans négliger de dédommager dans l'occurrence ceux qu'il croyait avoir lésés en quelque chose.

Le texte sacré est silencieux sur la pensée du Bon Maître exprimée par Lui en cette occasion. Il semble plutôt que, sans adresser l'ombre d'un reproche à son délicat amphitryon, le Rédempteur accepta, comme on hume un parfum de fleurs, l'hommage de cette honnêteté d'âme tout à la fois raison et conséquence de sa grâce gratuite de prévenance.

On passa dans la salle du festin. Les Phariséens et les Publicains présents demeuraient

sceptiques devant cet étalage de délicatesse héroïque, incompatible avec les actes de leurs consciences tortueuses. Il leur sembla plus pratique de lorgner les meilleures places dues à la richesse et aux houppes de leurs vêtements. Tourné vers les convives réunis Jésus laissa tomber l'une de ses paroles paraboliques que la mauvaise foi pouvait toujours affecter n'avoir pas comprise : « *Le Fils de l'Homme est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu.* »

Le Salut avait lui sur cette maison.

Zachée et tous les siens crurent en Jésus.

Depuis lors à Jéricho, depuis le fond des siècles jusqu'à nos jours, Bar-Thimée et Zachée demeurent comme des ex-votos de la pure et puissante sympathie du Rédempteur.

Si on veut bien y regarder de près, Bar-Thimée n'était pas plus à plaindre que tant d'autres aveugles — le fond qui manque le moins — en Orient. Un poste de quête à la porte d'une ville est aussi recherchée qu'un siège à l'Académie. L'aveugle de Jéricho exerçait un bon emploi, envié par ceux même

qui jouissent de la vue. Car en Orient, mendier est une profession très honorable. Et lucrative, par-dessus le marché. Alors que les simples mendiants sollicitent un *backchiche*, les aveugles possèdent dans leur infirmité un certificat qui leur en donne le droit. Telle lépreuse de Jérusalem qui, le front barré de pourpre, frotte ce qui lui reste de mains avec des pierres pour les ensanglanter et apitoyer ainsi les pèlerins naïfs, possède pignon sur rue. Elle fait des rentes à son bellâtre de mari qui porte un anneau et des breloques presque d'or. Et puis, ce qui n'est pas à négliger, le métier compte aussi des heures douces. Pour s'en convaincre, il suffit d'écouter rire deux aveugles.

Bar-Thimée n'était pas malade non plus. Pas de la poitrine, du moins. Dans l'espoir de ramasser un *backchiche*, il s'égosillait et hurlait plus fort que ceux qui prétendaient le faire taire. Il n'était ni boiteux ni cul-de-jatte. On le voit bondir comme un zèbre à l'appel du Sauveur. Enfin, il n'était pas si pauvre qu'on pourrait le supposer. Il rejette son manteau avec la désinvolture distinguée d'une marquise sa descente de bal.

Bar-Thimée n'avait donc rien de particulièrement pitoyable qui put émouvoir à fond le Cœur du Bon Maître. Adorons sa divine sympathie. Demandons-la pour nos âmes qui peut-être la méritent encore moins que Bar-Thimée. Car, note l'Évangile, il suivait Jésus en louant Dieu.

Bienheureux Bar-Thimée, miraculé de la divine sympathie, priez pour nous.

Quant à Zachée, jamais, au grand jamais, personne n'aurait eu l'idée saugrenue de le plaindre. Un Publicain, chef de bureau, et riche par-dessus le marché pour s'être fait des rentes avec les deniers des autres, pensez ! Quand ce bout d'homme fut juché dans le sycomore, on peut être sûr que les indigènes de Jéricho lui donnèrent des noms... d'oiseaux.

Jésus n'a pas voulu satisfaire toutes les curiosités, plus ou moins curieuses, dont l'Évangile a gardé les formules pour notre instruction. Mais Il a exaucé celle de Zachée, pourtant bien superficielle. Pourquoi ? Aux savants exégètes la réponse. Je dis simplement que cette hantise toute naturelle d'une

âme droite de voir le Fils unique du Père a si profondément touché le cœur du Bon Maître que les paroles adressées par Lui à Zachée sont les plus belles et les plus profondes qui soient. Je voudrais bien savoir s'il en est d'autres dans tout l'Évangile qui impose si péremptoirement la grâce d'union — but final de la Rédemption. Celles-ci : « *Festinans descende; quia hodie in domo tua oportet me manere.* »

Dans quelques jours, très bientôt, après la première messe, les premières communions et les premières ordinations au souper vespéral de Sion, Jésus fera bien aux plus chers siens la même suradorable promesse. Mais alors Il y mettra une condition : « *Si quelqu'un m'aime...* » (S. Jean, XIV, 23) A Zachée, pas de condition, ni surtout de retard : « *Descends vite; il faut que je demeure avec toi...* » Remarquez s'il vous plaît cet adorable : « *Il faut!* » Mais qui donc oserait s'opposer au vouloir de Celui devant qui « *tremunt Potestates?* » « *Que je demeure avec toi...* » Non seulement pour le temps d'un banquet, ni même d'une visite prolongée — ce qui serait déjà éperdument bon ! Mais de-

meurer pour une permanence de toujours! Une demeure avec cet Hôte unique qui se fait Lui-même demeure. Une demeure qui porte avec soi la béatitude de tous les bonheurs et l'éternité de toutes les félicités. Et cela, non pas demain, mais aujourd'hui, mais « *hodie* » tout de suite, à l'instant même: « *Festinans descende!...* » Dépêche-toi donc! Je viens. Je suis à toi...

Heureux, mille fois heureux Zachée!

Pour un regard de pure et sympathique curiosité, les ineffables intimités du cœur-à-cœur avec l'Amour sans déclin, immuable, éternel.

Bienheureux Zachée, miraculé de la divine sympathie, priez pour nous.

Jésus, plein Jour sans couchant, Clarté sans défaillance, *Lumen de lumine*, Illuminateur de nos humaines cécités, frappez nos âmes aveugles assises aux portes de la vie spirituelle. Appelez-les afin qu'elles bondissent comme Bar-Thimée dans la splendeur de votre intimité, pour y être définitivement illuminées par l'Esprit du Père.

Jésus! Foyer divin des sympathies rayonnantes de la grâce, lancez vers nos cœurs, juchés comme Zachée dans les sombres sycomores de nos orgueils feuillus, l'appel puissant de vos regards et de votre parole promise: *Festinans descende!*...

Redites-la inlassablement pour nous cette petite phrase qui contient plus que le ciel.

Dites! Bel Hôte d'amour, et faites ce que Vous dites...

... Aujourd'hui, c'est-à-dire à chaque instant de chacun des jours de nos ans terrestres.

Et dans cet apprentissage de notre vie de bienheureux — le plus pur bonheur dans le temps — nous attendrons la définitive intimité de Votre amour dans la gloire de Votre éternel aujourd'hui.

*Veni, Domine Jesu!*

## AU CASTEL D'EMMAÛS

Les cloches pascales se taisent...

Avec le *Magnificat* des vêpres solennelles, la joie tintinnabulante des alléluias répétés s'atténue et s'enveloppe d'un recueillement plein de suavité *in Deo salutari nostro*.

Ces jours derniers Jérusalem a revécu le grand événement qui mit le sceau à notre Rédemption. Pas à pas : de la Salle Haute de Sion, où Jésus avait réuni les siens pour ses ultimes agapes d'amour, au Jardin de Gethsémani, témoin du baiser déicide ; du Prétoire de Pilate à la Tour Antonia pour la condamnation à mort, jusqu'au Golgotha lieu de l'infamant supplice. Des foules de chrétiens et de catholiques représentant ici l'Univers ont

voulu suivre ce que la tradition nous désigne approximativement comme les chemins rouges du Sang rédempteur, du Sang de l'Agneau qui efface les péchés du monde, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Commencée au chant de l'*Hosanna Filio David* par le cortège triomphal des palmes de Bethphagé à la Ville Sainte; après les heures sans nom qui le virent tour à tour abîmé dans une agonie d'âme; trahi par un ami de choix; renié par celui qui recevra sa succession; traîné de tribunal en tribunal par la haine; habillé de meurtrissures par la Flagellation; traînant son gibet sous les huées d'une foule déchaînée; le visage tuméfié par les soufflets et ensanglanté par la couronne d'épines; dépouillé de ses derniers vêtements et rivé à sa Croix par les bourreaux, cette divine Tragédie s'est terminée par une apothéose d'une gloire inouïe.

Alléluia ! Le Christ est ressuscité ! Le Christ est ressuscité comme Il l'avait dit. Alléluia ! Les cloches, partout, l'ont chanté éperdument : Alléluia ! A l'éluia ! Alléluia !

Et maintenant les cloches se taisent...

C'est l'heure où jadis Cléophas et son ami quittaient Jérusalem en deuil pour retourner à leur demeure, là-bas, dans les montagnes. Partons nous aussi pour le castel d'Emmaüs.<sup>(5)</sup> Non en cortège, mais deux à deux, comme les disciples. Non en silence, mais nous entretenant sur la route, comme eux encore. Allons !

Après la sortie de Jérusalem par la porte de Joppé, nous quitterons cette route encombrée de caravanes pour entrer dans une contrée solitaire, aride et désolée à souhaits. Nous n'apercevons partout, en effet, non des rochers dont la robustesse est rarement sans quelque beauté, mais des pierres grises perforées comme des éponges et jetées là, semble-t-il, plutôt par un manœuvre infernal que par le Créateur des lys et des roses. Cette vue n'était guère propre à distraire de leurs douloureuses confidences les deux amis déprimés de naguère.

Assez loin et très haut, à l'horizon, se voit le minaret blanc du *Nebi-Samouïl*, la tombe du prophète Samuel pour les musulmans ; en réalité le site et des vestiges du *Montjoie* des Croisades. Là, en effet, les preux chevaliers

apercevaient pour la première fois Jérusa'em. Et dans leur foi, ils descendaient de monture, se prosternaient et baisaient la terre palestinienne où naquit, vécut, souffrit et mourut le Grand Croisé Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Descendons ensuite dans la Vallée de Sorec. La Bible vante fort ses vignobles, autant dire ses vins. C'est la patrie de la trop célèbre Dalila dont le nom à facettes reste emmêlé aux cheveux de Samson.

Au pied d'un village, dont les ruines sont assises sur les pentes d'une colline, coule une source appelée depuis des siècles la *Fontaine des Apôtres*. Ce n'est pas impossible, en effet, que les deux voyageurs fatigués de la route se soient rafraîchis aux eaux de cette source. La légende populaire renforce cette hypothèse en fixant ici l'endroit où le Ressuscité les rejoignit. Toujours sous cette poussée créatrice, le sentier qui de là monte à Emmaüs a pris et garde le nom de *Chemin des disciples*. C'est la voie que nous suivrons.

La nature s'est peut-être réveillée jadis en entendant les paroles réconfortantes qui ressuscitaient la joie morte dans l'âme des deux amis. On quitte en effet l'aridité pour entrer

entre deux montagnes dont les pentes sont couvertes de belles vignes. Le sentier pierreux — le lit d'un torrent en hiver — monte en longeant de superbes vergers de grenadiers et d'orangers qui ploient sous leurs fruits d'or. On laisse à gauche les ruines de l'antique Beït-Sourik pour couper la vallée, à travers une oliveraie dont les ombrages nous sont miséricordieux.

Sur les hauteurs que nous atteignons bientôt, passaient jadis les voies romaines, reconnaissables à leurs pavés de pierres plates. La ligne bleue de la Méditerranée, que l'on distingue au fond des perspectives, réjouit plus que toutes ces fiches archéologiques. Et nous voici au castel d'Emmaüs, où l'on ne trouve plus d'ailleurs ni castel ni Emmaüs. Le minuscule village musulman répond au nom de Koubeibéh, ce qui veut dire : petite coupole. Sans doute en souvenir, immémorial à notre époque, du dôme de l'antique sanctuaire sur les vestiges duquel le nouveau a été construit.

Pour nous, même sous ce nom étranger et dans son décor nouveau, c'est toujours Emmaüs. Cléophas ne manquait sûrement

pas de goût pour avoir choisi ce site gracieux pour y asseoir son castel. Dans la paix, la lumière et l'intimité des sommets, la nature l'a entouré de très particulières faveurs. L'horizon très large aux aspects renouvelés offre des panoramas d'un charme sans pareil. Il semble que d'ici les vallées se comblient et les collines s'aplanissent — selon la parole du Précurseur. Et l'œil, qui comme l'âme a besoin d'infini, va se perdre dans les deux azurs de la mer et du ciel sur lesquels, comme la proue d'un gigantesque navire en partance, se dresse le Mont Carmel.

Au campanile, l'angélus gazouille sa vespérale chanson d'amour : *Ave Maria!* Le crépuscule tombe comme une poussière d'or terni. Les vallées se recueillent et le silence est roi. C'est l'heure précisément à laquelle les disciples et leur Compagnon divin arrivèrent au castel — à deux lieues et demie de Jérusalem. Comme en ce temps-là, aujourd'hui aussi « *le jour baisse* » et pour aller plus loin « *il se fait tard* ». Dans la maison de Cléophas, le Ressuscité demeure toujours l'Hôte adoré. Il nous sera doux de le reconnaître demain, à l'aube, à la *fraction du pain*.

C'était un soir comme ce soir...

Les fêtes pascales s'étaient closes à Jérusalem. Cléophas et son ami Simon n'en rapportaient pas d'allégresse. Le beau Messie de la Transfiguration, le prêcheur suave des Béatitudes, le Thaumaturge des yeux sans lumière et des jeunesses mortes, cet évocateur de tous les espoirs, ce roi de tous les triomphes, ce doux Prophète de gloire et ce Prince du Royaume de Dieu, où donc était-il allé? Ils l'avaient vu ce bel Envoyé du Père, trahi par un ami, livré à ses ennemis, condamné à mort pour mourir entre deux voleurs. La nuit alors avait chassé le jour. La terre, prise d'effroi, avait frémi jusque dans ses entrailles. C'était l'autre hier.

Dès l'aube ce matin, ils ont appris que le corps du jeune Prophète, amoureusement ambaumé par des mains amies et déposé dans un sépulcre d'emprunt, avait disparu. La pierre de l'entrée avait été roulée. Les lin-cueils avaient été trouvés sur le lit funèbre. Mais la dépouille de Jésus n'était pas là...

Des femmes avaient bien colporté la nouvelle, pour le moins étrange, que des messa-

gers célestes leur avaient donné l'assurance qu'il était vivant. Ils les avaient même chargées d'inviter les frères à aller le rencontrer en Galilée. Mais fallait-il donner créance à ce verbiage de femmes, dévouées sans doute et sûrement attachées au Maître, mais dont les spectacles lugubres des jours passés pourraient bien avoir détraqué l'esprit, ou du moins exacerbé la sensibilité nerveuse si féconde en illusions. Dans tous les cas, vrais ou faux leurs racontars, ils ne l'avaient pas vu, eux, le Maître soi-disant ressuscité. Et leur espoir en ce Grand Frère autant aimé qu'admiré s'éteignait dans leur âme pour laisser la place à un doute déprimant plus que toutes les incertitudes.

Or, les deux amis s'entretenant ainsi de ces choses, un voyageur inconnu d'eux les rejoignit en chemin qui leur demanda le sujet de leur entretien et la cause de leur tristesse. Etonné que cet homme ne connût pas les événements survenus ces derniers jours à Jérusalem, Cléophas lui raconta en détail ce qu'il avait auparavant communiqué à son ami, et l'angoisse intraduisible qui enveloppait leur cœur devant l'odieux dénouement sur lequel

tombait maintenant un rideau de mystère.

Après avoir écouté le récit douloureux, le Voyageur prit à son tour la parole et dit : « *O hommes sans intelligence ! O cœurs paresseux à croire ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ainsi pour entrer dans sa gloire ?* Et parcourant tous les Prophètes depuis Moïse jusqu'au dernier, il leur expliqua et prouva que ces choses devaient arriver pour le salut du monde. Son éloquence était si chaude, ses arguments si lumineux qu'émerveillés, Cléophas et Simon sentirent peu à peu s'évanouir leurs regrets, beaucoup de leur tristesse et tout leur découragement.

Les trois voyageurs arrivèrent ainsi au castel d'Emmaüs. Et comme le dernier venu faisait mine de continuer sa route, les deux amis lui dirent affectueusement, d'une seule voix : « *Reste avec nous Seigneur ! Le jour baisse et il se fait tard.* » Reste avec nous pour les agapes du soir. Et il entra dans la maison.

Or, s'étant mis à table, Jésus prit le pain, le bénit et le rompit pour le présenter ensuite aux deux convives. Alors seulement ils le reconnurent. Et comme dans leur émotion ils

se levaient pour l'adorer, il avait disparu de leurs yeux.

Déconcertés mais radieux quand même, Cléophas et Simon se dirent l'un à l'autre : *« N'est-ce pas que notre cœur était tout brûlant en nos poitrines lorsqu'il nous parlait en chemin et nous révélait le sens des Écritures? »*

*« Et se levant à l'heure même ils retournèrent à Jérusalem, et trouvèrent les Onze, et ceux qui demeuraient avec eux, et disaient : Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il est apparu à Simon. Alors ils racontèrent aussi ce qui leur était arrivé en chemin... »*

(vv. 33-35)

L'heure du couchant prend encore aujourd'hui, dans la maison restaurée de Cléophas, une douceur de tendresse que nulle parole ne saurait rendre. Les yeux clos, les mains jointes, à deux genoux, on évoque ce Grand Passant qui laissa ici tant de bonheur. Et l'on se demande ce que pourrait bien être dans le clair-obscur — plus obscur que clair — de nos vies, la transcendante illumination qui

éblouit jadis les âmes enténébrées des Disciples.

Sur la route où nous nous trainons si péniblement, notre Rédempteur à jamais vivant veut bien se faire notre compagnon de tous les jours. Nous sommes rarement sans désillusions qui nous dépriment, et sans découragements qui nous abattent. Nos esprits trop faibles succombent aux lâches connivences des engourdissements du cœur. Notre Compagnon divin a pourtant les secrets exclusifs des mots d'espoir qui réalisent ce qu'ils promettent. Qui sait mieux que Lui, réchauffer les vouloirs transis et les âmes grelottantes? Seul Il a le pouvoir et le désir de revigorer nos êtres de faiblesse, de misère et de péché. Il a les paroles de la vie éternelle.

Jésus est à notre porte. Ne le laissons pas passer outre. Car la nuit vient vite... Disons-lui avec Keble, le grand ami de Newman: *« Salut de mon âme, tendre Sauveur, il n'y a pas de nuit quand vous êtes près de moi. Oh! qu'aucun nuage de la terre ne s'élève pour Vous cacher aux yeux de votre serviteur... Demeurez avec moi dès l'aurore jusqu'au soir, car sans vous je ne puis vivre. »*

*Restez avec moi lorsque la nuit approche, car sans Vous je n'ose pas mourir.»*

Oui, répèterons-nous chaque jour avec les bienheureux disciples d'Emmaüs: «*Reste avec nous, Seigneur!*» Nous t'en prions, reste! *Il se fait tard* dans nos vies enténébrées. *Le jour tombe* sur des perspectives inconnues. Pain de nos dernières agapes et Hôte de notre dernier soir, sois encore notre Foyer et notre Patrie. Jusque là, *reste avec nous, Seigneur*, aujourd'hui et demain, l'autre demain encore, et puis... toujours.

## LES MYROPHORES DU CHRIST

---

### MARIE DE BÉTHANIE

#### I

A Béthanie, en Judée.  
A la maison de Marthe.

Ce jour-là, Jésus entouré des siens était venu annoncer le Royaume de son Père au bourg pour Lui si intimement hospitalier de Béthanie. Jean sans doute avait déjà auparavant introduit son Maître dans la maison de Marthe. L'accent de ses récits se veloute d'une douceur émue lorsqu'il parle de Lazare

et de ses sœurs. De Marie surtout sur laquelle, seul parmi les évangélistes, il note des détails d'une grâce et d'une délicatesse exquises. Un infrangible amour comme le sien pour le Grand Ami avait resserré, entre cette trinité de la pure affection et lui, les liens anciens d'une sympathie partagée.

Marthe fût bienheureuse de recevoir encore une fois Jésus chez elle. Et après les brèves civilités de l'accueil, elle s'affaira aux préparatifs de l'hospitalité (S. Luc, xi, 40), allant deci delà donner des ordres aux servantes et veiller à leur exécution. Car l'hôtesse de Béthanie avait une de ces âmes auxquelles il faut des tâches débordantes pour les mettre pleinement en lumière. Au contraire, Marie sa sœur vraisemblablement plus jeune, vivait dans le blanc mystère de son silence recueilli que la vie matérielle effleurait à peine, telle une hirondelle sur l'eau...

En attendant le repas du soir Jésus parlait à son auditoire des voies royales de l'amour. Marie, assise à ses pieds, la corolle de son âme tournée vers Lui comme une fleur au soleil, buvait la rosée divine de Ses paroles en s'épanouissant de bonheur. (S. Luc, x,

XI, 39) Marthe venait bien, en coup de vent, prêter l'oreille aux discours de Jésus. Mais elle s'échappait vite, tirée par les soucis d'une maîtresse de maison. Et elle s'en retournait chaque fois plus fortement convaincue que ne trimer pas comme elle équivalait à ne rien faire du tout. Si Marie avait pu s'abstraire le quart d'une seconde de sa hantise divine et jeter seulement un regard sur sa sœur, un signe impératif de celle-ci l'aurait sans doute mise en demeure de voler à son secours. Mais elle n'en avait garde, la gente Marie ! Et c'est bien ce qui agaçait Marthe. Plus qu'on peut dire.

Par déférence pour son Hôte et le groupe de ses auditeurs, et pour ne pas troubler le calme de leur réunion ; qui sait ? dans la crainte peut-être de passer pour grincheuse, Marthe patienta. Oui, Marthe patienta, mais comme patientent les personnes de sa trempe. Ne pouvant plus se contenir à la fin, cette bonne Marthe vint se camper, les poings sur les hanches, devant le Bon Maître. Et toute dépitée, avec une brusque familiarité qui révèle d'anciennes et intimes relations, elle lui dit sans mystère : « *Seigneur ! Tu ne vois*

*donc pas que ma sœur me laisse faire le service toute seule? Dis-lui donc un peu de venir m'aider.»* (S. Luc, XI, 41)

La réponse vint, calme, douce, pénétrante, mais inattendue de Marthe qui en resta décontenancée: «*Marthe! Marthe! Tu t'affaires pour beaucoup de choses. Une seule est nécessaire....* (v. 41) «*Marie? Elle a choisi la meilleure part. Elle ne lui sera point otée.*» (v. 42)

Jésus avait quitté la Judée;  
On voulait le lapider...

## II

Encore à Béthanie.  
Au Sépulcre de Lazare.

Lorsque Jésus revint d'au-delà du Jourdain à Béthanie (à 15 stades de Jérusalem: S. Jean, XI, 18) Lazare était mort depuis 4 jours. A Marthe accourue à sa rencontre le Seigneur s'informa de Marie. Et Marthe, en haleine comme jamais pour servir leur Grand Ami, courut chercher sa sœur.

A la maison, Marie recevait les condoléances des amis venus nombreux de Jérusalem et de partout pour consoler les deux sœurs de la perte de leur frère. (S. Jean, XI, 31) « *Le Maître est là, et Il t'appelle* » vient en passant lui souffler Marthe. Entre les consolateurs protocolaires et peu nusqués, et le Consolateur dont le nom seul lui mettait un parfum à l'âme, Marie n'hésita pas. Elle se leva aussitôt et alla se jeter aux pieds de Jésus. — ce qui n'est pas dit de Marthe. (v. 21) Et répétant les paroles de sa sœur rendues plus suppliantes par son attitude, elle dit: « *Ah! Seigneur? si tu avais été ici...* » (v. 32) Et — ce qui n'est pas davantage raconté de Marthe — Marie pleura...

Le Bon Maître fut ému par cette grande douleur pleurée par un grand amour. Car « *Jésus aimait Marthe, et sa sœur et Lazare.* » (S. Jean, XI, 5) Or les Juifs arrivaient qui, croyant aller pleurer sur le tombeau de Lazare avec Marie, l'avaient suivie de loin. Et ils étaient là zonzonnant des textes sacrés appropriés, soutenus par les hurlements lugubres des pleureuses. Le Seigneur frémissant dans son âme demanda: « *Où l'avez-*

*vous mis?* » On répondit : « *Venez et voyez!* » Parvenu sur la tombe de son ami Jésus pleura... Plus en mesure d'apprécier la valeur des larmes d'un homme que celles d'un Dieu, les Juifs se dirent les uns aux autres : « *Voyez donc comme il l'aimait!* » (S. Jean, XI, v. 36)

Cependant Jésus avait donné l'ordre d'enlever la pierre qui fermait le tombeau. Pousée par le souci délicat, bien féminin, de n'offenser pas même l'odorat du Seigneur, Marthe et Marie lui dirent, affectueusement grondeuses : « *Mais Seigneur, il sent déjà!* » (v. 39) Il avait ressuscité la jeune enfant de Jaïre à peine endormie par la mort; il avait redressé l'adolescent de Naïm dans sa bière alors qu'on le portait déjà au sépulcre; la puissance qu'Il avait reçue du Père ne pouvait-elle pas vaincre la mort dans son chef-d'œuvre: la pourriture?

Les yeux levés au ciel, Jésus pria, assuré d'être exaucé. Et Il commanda d'une voix forte : « *Lazare, sors dehors!* » (v. 43) Aussitôt par l'ouverture de son tombeau Lazare monta vivant, encore embarrassé de ses bandelettes et le visage couvert de son suaire. Mais ses sœurs le reconnurent... Et la joie

fût grande à la maison de Marthe, au bourg de Béthanie.

Jésus était parti à la ville de Raphaïm :  
On voulait se saisir de Lui...

### III

A Béthanie toujours,  
Chez Simon le Léproux.

Comme on gâte par mille tendresses un être éperdument aimé en proie aux martyrisantes épreuves qui brisent l'âme en tarissant la vie, ainsi à Béthanie les affections se faisaient plus chaudes et les attentions plus délicates que jamais envers l'Ami des heures heureuses qui vivait les journées finales de sa mission rédemptrice. En ce soir du 8 nisan, Simon le Léproux voulut rassembler encore une fois sous son toit Jésus et les siens pour les faire communier aux dons de la nature dans un repas d'adieu (S. Jean, XII, 2), ultimes agapes d'âmes où l'amour serait l'unique aliment.

L'exégèse permet d'insinuer que ce Simon,

lépreux guéri, pourrait bien être le père de Lazare et de ses sœurs. On comprend mal que Marthe, personne indépendante ayant sa maison à elle (S. Luc, x, 38) sûrement dans l'aisance et très considérée au bourg et jusqu'à Jérusalem (S. Jean, xi, 19), ait pu être appelée pour servir ailleurs que chez son père.

Quel que fût à ce repas la situation de la famille de Lazare, une chose est certaine, *Marthe servait*. (S. Jean, xii, 2) Naturellement ! Ceux qui ne sont que bons sont toujours fatigués. C'est connu. Marthe, toujours la première à l'action se juge ici d'elle-même.

Les convives avaient pris place à table. Le moment était venu de l'onction d'honneur à qui le banquet était offert. — Or, Marie entra dans la salle du festin portant dans ses mains un lourd flacon d'albâtre qui contenait une livre d'un nard authentique d'un très grand prix. (S. Jean, xii, 3) Placée aux pieds du Seigneur, avec une prodigalité moins munificente encore que son amour, Marie brisa le haut col de la burette qui laissa échapper un parfum coulant avec une abondance que la ferveur du geste n'avait pas prévue. Prise au dépourvu, ne voulant pas abîmer les cous-

sins des lits ni les nattes du parquet, Marie dénoua sa chevelure et de ses masses soyeuses elle essuya les pieds du Divin Ami. Quand elle se releva, le parfum bu par ses cheveux avait saturé de ses effluves rares tous ses vêtements. Et quand elle passa, la maison en fut tout embaumée.

Judas, qui était parmi les convives et qui aurait vendu bien des baisers et bien des rédempteurs pour le prix de ce nard, se récria. (S. Jean, XII, 4-5) Le Seigneur prit la défense de Marie: « *Laisse-la! Elle a gardé ce parfum pour le jour de ma sépulture...* » *...Vous ne m'aurez pas toujours... En vérité je vous le dis: partout où sera prêché l'Evangile, dans le monde entier on parlera d'elle et de ce qu'elle a fait.* » (S. Mt. XXVI, 13)

Jésus était parti pour Bethphagé.

Le baiser de Judas devait le livrer à la mort.

Jésus avait dit avant de quitter la terre:

Bienheureux les cœurs purs... ils verront Dieu.

Rachetée comme les prémices de Dieu et pour l'Agneau; (Apoc. XIV, 4) assise ou de-

bout dans ses chastes intimités avec l'Ami, ou prosternée dans un douloureux pressentiment aux pieds du Martyr de demain, Marie de Béthanie virginale Myrophore du Christ, — avec son nom qui fleure les roses blanches et lui crée une lumineuse auréole — reste pour toujours le délicat symbole de l'union éternelle dès ici-bas commencée.<sup>(6)</sup>

---

## MYRIEM DE MAGDALA

### I

Au pays de Galilée;

A. N... Ville des bords du Lac.

A son passage dans la ville, Jésus avait été invité à un repas chez un pharisien nommé Simon — comme tout le monde. Et Jésus avait accepté. Des convives nombreux étaient déjà dans la salle du festin quand il y entra. Ils étaient venus pour surveiller de près le jeune Prophète-thaumaturge qui soulevait beaucoup trop à leur gré l'enthousiasme des foules.

A la place d'honneur Jésus était couché selon l'usage sur un divan bas, le coude gauche enfoncé dans un coussin, le corps légèrement recoquevillé et les pieds naturellement en dehors. On en était peut-être encore aux insipides préliminaires d'une conversation de table. Une femme bien connue dans la ville pour ses désordres (S. Luc, VII, 37) — mais non une vile prostituée pourtant — se faufila dans la salle. Elle avait appris la venue du Seigneur chez Simon. En vue de l'onction de la tête elle s'était munie d'un vase d'huile parfumée qui lui servirait de laisser-passer à la porte.

La pécheresse entra en effet sans difficulté. Du regard, elle chercha aussitôt Jésus pour lui rendre le service d'honneur de rigueur en cette circonstance. Mais elle ne fut pas plutôt parvenue derrière le Maître (v. 38) que, fauchés par une émotion soudaine, ses genoux ployèrent et, suffocante de sanglots, la pécheresse tomba à ses pieds. Ses larmes abondantes et brûlantes coulant de ses yeux aveuglés, inondaient les pieds du Seigneur.

Confuse de cette inopportune sensibilité, embarrassée aussi d'avoir ainsi baigné les

pieds de l'Hôte divin, Myriem fit vivement tomber ses cheveux sur ses épaules et, de ses boucles épaisses, essuya les traces de ses larmes. (v. 36) Puis, pressée par la grâce et emportée par l'amour, elle les couvrit d'ardents et respectueux baisers avant de les oindre d'huile parfumée. (vv. 36-38)

Il fut évident aux convives surpris que cet acte, pour eux incongru, n'avait pas déplu au jeune Prophète. Et Simon se scandalisait de sa condamnable tolérance envers cette pécheresse méprisée par eux — les purs entre les purs. (v. 39) Jésus demanda la parole, et Il exposa la parabole de l'usurier et des deux débiteurs, avec sa claire leçon : on donne peu ou beaucoup à qui aime beaucoup ou peu. (S. Luc, VII, 41) Puis, s'adressant à son amphytrion, le Seigneur lui adressa une application de ses dires qu'il aurait pu encadrer. Ce qu'il n'avait pas fait, au mépris des plus élémentaires lois de l'hospitalité, cette femme y avait suppléé avec munificence par ses larmes, ses baisers, son onction. (vv. 44-46) Pécheresse d'hier elle a fait tout cela, non par souci de respecter le protocole, ni dans l'intention de s'attirer les hommages, mais poussée unique-

ment par l'impétuosité de son amour. C'est pourquoi ses nombreux péchés lui sont remis : elle a beaucoup aimé. (v. 47)

Puis, se tournant vers la pécheresse abîmée à ses pieds dans une prostration d'humble repentir, le Seigneur lui dit, de sa voix douce, plus que toute autre douce : « *Ta foi t'a sauvée. Va en paix!* » (v. 50)

Et Jésus quitta la ville;

Les moissons blanchissantes appelaient sa venue.

## II

Galilée-Jérusalem.

Aux heures sanglantes du Golgotha.

Dans ses courses évangéliques en Galilée le divin Dictateur d'amour était suivi par un groupe de femmes. Je soupçonne fort Madame Zébédée — Salomé pour les intimes — de s'être mise la première à la suite de ses fils Jacques et Jean transformés par l'appel de Jésus, de pêcheurs qu'ils étaient en *conquistadores* du royaume de Dieu. (S. Mt.

IV, 21) Cette initiative répondait déjà à un besoin. En effet, des épouses, des mères et des sœurs suivent les disciples itinérants. Elles n'étaient pas là en dilettantes aux aguets des miracles, ni en parasites bavardes et inutiles. Elles servaient le Seigneur. (S. Mc, xv, 40) Probablement, elles couraient au prochain bourg que devait traverser le Bon Maître, repérant les logis, s'occupant de la nourriture et des vêtements, y allant sans compter de leur temps, de leurs fatigues et de leur bourse. Madame Zébédée pour une, « avait le moyen » comme on dit aujourd'hui. Son mari avait des mercenaires à son service. (S. Luc, v, 50).

Marie-Magdeleine marche en tête de ce groupe. Il y a là, Marie de Clopas et Salomé, épouse de Zébédée; Marie, mère de Jacques et de José; Jeanne femme de Chouza; Suzanne et d'autres encore: plusieurs autres. (S. Mc, xv, 41) L'insistance à rappeler les sept démons expulsés de cette femme de Magdala explique la raison de son acte fervent, conséquence obligée de toutes les amours, divines et humaines.

Venue « l'heure » désirée par l'Homme-

Dieu, il monta à Jérusalem où bientôt les *Tolle* du Prétoire succédèrent à l'*Hosannah* de la Porte Dorée. Les femmes l'avaient suivi en Judée. La mère de Jésus elle-même était reçue avec quelques compagnes au Cénacle (Actes, I, 14), dans la paix relative du Mont Sion. Car en ces heures d'effervescence mauvaise que déclenchait le procès du Roi des Juifs, la place des femmes respectables n'était pas dans les rues. L'Évangile n'y fait paraître aucune des Galiléennes. A Jean, hospitalisé avec son frère au Cénacle, revenait la délicate et douloureuse mission de rapporter à cette mère — et quelle Mère! — les péripéties du drame précipitant son Fils — et quel Fils! — sur la voie sanglante du martyr — et quel Martyr!

A l'heure fixée pour le supplice du Rédempteur, les Galiléennes se trouvaient sur la pente du Calvaire, retenues loin de la Victime par un cordon de soldats romains. Mais sitôt la croix dressée en l'air, la Mère du Condamné et quelques intimes furent admis au pied de la croix (S. Jean, XIX, 25) pour recevoir les dernières paroles et les suprêmes adieux de l'Agonisant. L'Art a immortalisé ce groupe

divinement émouvant : la Mère de Jésus *debout* (*Stabat Mater*) soutenue par sa cousine Marie de Clopas, tandis qu'à côté de Jean, les lèvres collées aux plaies des pieds divins comme pour renouveler le geste du banquet de Simon, Marie-Magdeleine les baigne du sang de son cœur qui sont les larmes de ses yeux.

*« Pardonnez-leur..... Voilà votre Mère..... Voilà votre fils..... J'ai soif..... Promesse au larron qui en mourut de joie..... Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné?..... Tout est consommé..... Je remets mon âme entre vos mains.....*

Un grand soupir — le dernier.

Jésus avait quitté sa vie humaine,

Dans son suaire de blessures, on avait vu son corps reposer.

### III

Au jardin de Joseph,

Dans la première aube pascale.

L'inviolable repos du Sabbat dût paraître bien long aux Galiléennes. Surtout à Marie-

Magdeleine. Aussi, le lendemain, bien avant que, sur la barre bleutée de l'aube se profilât en noir la silhouette chevelue du Mont des Oliviers, elle avait quitté sa maison, laissant ses compagnes compléter la provision d'aromates prévue l'avant-veille. Lorsqu'elle arriva sous les arbres feuillus de l'olivette où son Maître dormait dans une tombe empruntée, il faisait presque sombre encore, quoique le soleil ourlât de son or neuf le haut des murailles de l'Esplanade du Temple (S. Mc, xvi, 2-3) au-dessus de Siloë encore endormie.

Dans l'obscurité grise du sous-bois, l'œil perçant de la matineuse fût attiré cependant par le trou plus noir de l'entrée du sépulcre, hier close et maintenant ouverte. Tremblante, elle s'approcha et glissa un regard furtif dans la chambre funèbre. Le lit de pierre était vide. Une extrême inquiétude s'empara de son âme : aurait-on profané le corps sacré du Sauveur ?

Hors d'elle à cette troublante pensée, Marie-Magdeleine prit sa course qui la conduisit chez Pierre et Jean. Les ayant trouvés, elle leur dit, haletante : « *On a enlevé le Seigneur ; et nous ne savons où on l'a mis.* » Inquiets,

les deux apôtres se hâtèrent vers le jardin de Joseph. Dans la chambre sépulcrale, ils constatèrent la présence des bandelettes et du suaire du Sauveur, mais l'absence de son corps divin. Alors ils se souvinrent de ses prédictions et crurent à sa Résurrection. (S. Jean, xx, 9-17) Eblouis devant ce mystère de gloire qui grisait leur âme d'une joie inconnue, Pierre et Jean quittèrent vite la tombe vide, ne laissant à Marie-Magdeleine d'autres explications que des paroles nuageuses auxquelles elle ne comprit rien.

Marie-Magdeleine resta près du sépulcre, en dehors. Et elle pleurait... Mais bientôt, cédant à une impérieuse curiosité, elle pénétra dans l'antichambre pour aviver sa douleur d'un regret nouveau. Ses yeux cherchant le banc funèbre y rencontrèrent deux anges qui lui demandèrent : « *Femme, pourquoi pleures-tu ?* Elle répondit comme à des hommes, sans même les regarder : « *On a enlevé le Seigneur et je ne sais où ils l'ont mis.* » Et leur tournant le dos, elle sortit du sépulcre.

Aussitôt Marie-Magdeleine se trouva en face d'un autre homme qui lui parut être le

gardien du jardin. Elle allait passer outre lorsque celui-ci lui demanda : « *Femme, pourquoi pleures-tu? Qui cherches-tu?* » En personne pratique qu'agacent les longueurs inutiles, elle coupa court aux questions : « *Seigneur, si c'est toi qui l'as pris, dis-moi où tu l'as mis et j'irai le prendre.* » (S. Jn, xx, 15) Lors, une voix adorée dont la miséricordieuse tonalité avait eu le secret de faire vibrer sa vie au diapason du désir divin, lui dit, inimitablement : « *Marie!* »

Eperdue de tendresse, le feu subit de son cœur ayant séché ses larmes, Marie-Magdeleine se prosterna aux pieds de son Seigneur ressuscité, ne trouvant qu'un mot pour résumer son allégresse et son amour : « *Rabboni! Maître!* Sans doute voulut-elle baiser les plaies glorieuses de ses pieds, mais Jésus trompa son fougueux désir. « *Ne me touche pas! Mais va dire à mes frères que je remonte à mon Dieu qui est votre Dieu et à mon Père qui est votre Père.* »

Devenue ainsi par la volonté expresse de son Seigneur l'apôtre des Apôtres, Marie-Magdeleine courut vers les Frères réunis. Et

toute rayonnante de son allégresse intime elle leur dit : « *J'ai vu le Seigneur!* »

Depuis lors, jusqu'à l'Ascension, Jésus se fit voir aux siens.

Jésus avait dit avant de quitter la terre :  
Bienheureux ceux qui pleurent... ils seront consolés.

Par le pardon miséricordieux qui, en blanchissant sa robe dans le sang de l'Agneau (Apoc. VII, 14) changea ses larmes de regrets en pleurs d'allégresse et fit monter son âme à la hauteur de son Dieu; prostrée aux pieds du Jésus du festin, aux pieds de Jésus Crucifié, aux pieds de Jésus Ressuscité; avec son nom qui flambe comme des roses rouges et l'auréole de feu, Myriem de Magdala, douloureuse Myrophore du Christ, demeure à jamais l'emblème préféré des inextinguibles ardeurs du nostalgique amour.

## NOTES

## NOTES

### I

Saint Luc, VII, 11-17.

### II

Saint Jean, IV, 4-34 et 39-43.

En 333, le *Puits de Jacob* servait de Baptistère à l'évêque voisin de Néapolis (aujourd'hui Naplouse). Vers 1152, la reine-mère de Jérusalem y fit construire une église, deux fois relevée et détruite. Les Grecs orthodoxes y ont jeté les bases d'un nouveau sanctuaire, vers 1840.

Au VI<sup>ème</sup> siècle, la margelle du Puits sur laquelle le Seigneur s'était assis, a été envoyée à Sainte-Sophie de Constantinople.

Le Martyrologe Romain, 20 mars, fait mention de Sainte Photine, de ses fils Victor et Joseph et autres martyrs comme elle sous Néron. Les AA. SS. (Mart. III, p. 80) concluent en inférant que ces martyrs étaient des Samaritains. Rien de plus.

### III

Au verset 34 du chapitre x de saint Luc, le texte de la Vulgate porte: *alligavit vulnera ejus, infundens oleum et vinum*. Ce que le R. P. Lagrange traduit du grec par: *il banda ses plaies, y versant de l'huile et du vin*. Il n'y a pas: *y ayant versé*, ce qui aurait permis de supposer cette opération avant le bandage des plaies.

La traduction aujourd'hui un peu vieillotte de Gaume traduit: *il banda ses plaies et y répandit de l'huile et du vin*, version littérale, simplement. Celle plus moderne de Crampon y va de sa nuance; elle précise: *il banda ses plaies après y avoir versé de l'huile et du vin*. *Quès aco?* Quelle est la traduction qui, le mieux, *sollicite les textes* — comme s'exprimait Renan?

Avec sa phrase autrement tournée, le texte de saint Marc, Ch. VI, v. 5: *impositus manibus curavit* est rendu clairement par le R. P. Lagrange par *il guérit quelques malades en leur imposant les mains*. Evidemment, la guérison a suivi l'imposition des mains.

Si un lecteur grincheux me renvoyait à *l'Imitation*

L. I, ch. v, je répondrai avoir suivi avec trop de fidélité son conseil de lire l'Évangile *avec simplicité*.

#### IV

S. Math. xx, 34; S. Marc, x, 46-50; S. Luc, xviii, 35-43.

On a retrouvé ces derniers temps des vestiges importants de la Jéricho Cananéenne de Josué, dont les murailles croulèrent au son des trompettes et des vases de terre. Hérode rebâtit cette ville plus au sud. Il en reste des ruines du château de Cypros, où ce tyran mourut. Ce site est celui de la Jéricho évangélique. Hadrien releva cette ville saccagée sous Vespasien par les révoltés juifs; Chosroès la ravagea et les Arabes la détruisirent. Les Croisés voulurent une Jéricho nouvelle. Il n'en reste rien. Le village actuel de *Er-Riah* occupe ce dernier site.

#### V

S. Luc, xxiv, 13-35.

En 1873, en faisant des fouilles sur le terrain acquis par la Marquise de Nicolay — parente de notre Chevalier de Lévis — on découvrit une antique église dans l'angle de laquelle avait été enclavée une maison juive des premiers siècles. La tradition constante veut que ce fut la « castel » de Cléophas. Ce qui ajoute à la probabilité, c'est qu'Em-

maüs ainsi fixé répond à la description de l'Évangile « à 60 stades de Jérusalem. »

## VI

Marie de Béthanie, à cause de son onction du soir chez Simon le Lépreux, accepté par Jésus comme un embaumement anticipé ; et Myriem de Magdala parce qu'elle se trouvait à la tête des Saintes Femmes accourues au Sépulcre du Seigneur pour embaumer son Corps, méritent toutes deux ce beau nom harmonieux de Myrophores par lequel les Grecs désignaient les porteuses d'arômes destinés à leurs fastueux ensevelissements.

La calme physionomie de Marie de Béthanie se différencie pourtant nettement de celle de la fouguese Myriem de Magdala. Depuis toujours cependant la tradition, l'histoire, la liturgie, l'art n'en font qu'une seule et même personne. Il répugne d'identifier la pécheresse anonyme dont parle saint Luc, VII, 37-50, avec la sœur de Lazare non plus qu'avec « Marie, surnommée Magdeleine de laquelle étaient sortis sept démons. » (VIII, 2) La possession diabolique ne suppose pas nécessairement une vie dérégulée antérieure. L'exégèse la plus avertie admet encore de nos jours, comme d'ailleurs depuis longtemps, cette identification de deux personnages (et même de trois) comme conciliable avec les textes.

Les tableaux proposés ici tentent de souligner le caractère de chacune par ses gestes.

## TABLE DES MATIERES

|                                   |     |
|-----------------------------------|-----|
| AUX PORTES DE NAÏM .. .. .        | 5   |
| MADAME DE SYCHAR .. .. .          | 21  |
| UN DIVIN FAIT-DIVERS .. .. .      | 41  |
| MIRACULÉS DE LA SYMPATHIE .. .. . | 57  |
| AU CASTEL D'EMMAÛS .. .. .        | 73  |
| LES MYROPHORES DU CHRIST .. .. .  | 85  |
| NOTES .. .. .                     | 105 |
| TABLE .. .. .                     | III |

ACHEVÉ D'IMPRIMER AUX  
PRESSES FRANCISCAINES,  
N<sup>o</sup> 2010 OUEST, RUE DOR-  
CHESTER, MONTRÉAL (CA-  
NADA) CE JOUR D'HUI,  
TRENTE UNIÈME DU MOIS  
D'AOÛT DE L'AN MIL NEUF  
CENT TRENTE ET HUIT.